

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

RÉPERTOIRE DES VILLES DISPARUES
SUIVI DE
LANGUES DISCRÈTES

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
LAURENCE OLIVIER

MAI 2014

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Tout a commencé sur la route ; merci à Martin Petit pour Fermont, pour Gagnon, à Adélie O Coutu pour Asbestos, à Philippe Bouchard pour Murdoch, pour Saint-Octave-de-l'Avenir, pour Saint-Thomas-de-Cherbourg, pour Saint-Paulin-Dalibaire, pour Saint-Nil. Envers vous : dette éternelle d'essence et de kilomètres.

Merci à Suzanne Paquet et à Bernard Émond pour Thetford Mines, pour un projet que je reçois en héritage et dont ce mémoire n'est pas la fin.

Merci surtout à René. Dans l'espace que tu m'as fait m'accorder, j'ai pu essayer ce que je croyais interdit, et j'ai pu entendre quelque chose d'aussi improbable que les langues discrètes.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iv
RÉPERTOIRE DES VILLES DISPARUES	1
I – Perdants	2
II – Lâches	33
III – Défaits	76
LANGUES DISCRÈTES	122
Ascension	124
Péremption	132
Restes	136
Trous	138
Tunnels	143
Disparition	147
Pelle mécanique	155
Politique de l'échec	157
Quelque chose qui ressemble à la fin	164
BIBLIOGRAPHIE	165

RÉSUMÉ

Le *Répertoire des villes disparues*, dans une alternance des poèmes entre la prose et le vers, constitue un inventaire de moments-limite d'usure, de dépossession, d'échec : la communication, qui ne tenait qu'à un fil, se rompt ; l'expérience, à laquelle on parvenait jusque-là tant bien que mal à donner un sens, à rassembler logiquement, se désagrège ; la narration déclare forfait. Mais ce n'est pas spectaculaire, ni même évident. On pourrait croire que rien ne s'est passé.

Les personnages portent des noms comme Dubé, André, Sonia. Ils se font réveiller par les bruits de la déneigeuse, détournent le regard, vont s'enfermer dans les toilettes, préfèrent ne rien ajouter. Ils ferment les yeux et dressent la liste de ce que les autres peuvent savoir sur eux. Ils pensent aux actions médiocres, aux petits mensonges qui les diminuent. Ils se surveillent du coin de l'œil ou dans le miroir derrière le bar. Ils n'ont aucune marge de manœuvre.

Dans les poèmes en prose, la narration n'est sûre de rien. Elle est sale, elle désécrit, elle glisse, et finit par tout laisser passer, ou par se taire. Les poèmes en vers approfondissent la fêlure, mais ne résolvent rien, ne recollent pas les morceaux : ils se présentent comme des listes inutiles, des coupures de journaux locaux, des extraits du courrier du cœur. Le *Répertoire des villes disparues* est un catalogue de violences quotidiennes et secrètes.

L'essai qui le suit, *Langues discrètes*, approche ces moments-limite et en cherche, dans le langage, la racine. Afin d'y arriver, l'essai fait un détour par plusieurs villes minières devenues villes fantômes ou en voie de le devenir. Les villes mono-industrielles sont des lieux où s'incarne plus crûment qu'ailleurs la consommation du territoire et des gens : elles portent à la vue de tous les germes de leur fin, l'annonce de leur mort. Ce sont des villes périssables.

Ces villes, en vertu du brutal principe d'usure qui les caractérise, se sont révélées comme une manifestation physique du rapport au langage qui traverse le *Répertoire* : trous, affaissements, oublis. La dilapidation des lieux et du vivant procède de la même façon que la dissolution de la langue. De renoncement en renoncement, le dicible est réduit au minimum. Cet inconfort de la langue, que j'ai nommé « langues discrètes », fera l'objet de la seconde partie du mémoire.

MOTS-CLES : MINES, VILLES FANTOMES, DISCRETION, INCONFORT, DISPARITION, TERRITOIRES, SILENCE, MORT, ECHEC.

RÉPERTOIRE DES VILLES DISPARUES

I
PERDANTS

Le moteur deux-temps vrille, aigu, accompagné des jappements du chien. Le sol dégèle, des bandes blanches zèbrent encore les champs. Dubé vient de ressortir son motocross. Il tourne en rond dans la cour. Chaque passage fait voler des touffes d'herbe jaune et des mottes de terre boueuse.

Des oiseaux venus chercher des vers dans le champ prennent leur envol et se posent sur les arbres gris. Dans la maison voisine, un homme et une femme observent Dubé. À la fenêtre, les bras croisés, ils remuent les lèvres.

La tôle du capot se froisse, le pare-brise éclate. Une botte demeure miraculeusement en place sur l'accélérateur, une jambe est intacte ; mais en haut ce n'est presque plus un corps. La mère de Simon pose trois assiettes sur la table. Elle écoute son fils restant faire des tours de moto dans la cour.

Elle se dit : ça aurait pu être la guerre. Elle pense aux rangs sombres, à ce fond de rang sombre, et elle se demande si ça aurait pu se passer autrement.

Dubé pense : ce n'est pas difficile. Parfois il fixe son attention sur un détail de la main qu'il imagine tenir le volant (les jointures, les ongles courts, la cicatrice d'un accident de vélo), ou sur les yeux baissés de son frère, les yeux peut-être fermés de son frère, dans le rétroviseur, juste avant que ça cogne.

Il pense : ça ne peut pas être grave. Tout le monde meurt comme ça.

Dubé imagine son frère, debout dans les débris, lumineux, les bras en croix et le visage tourné vers le ciel, aspiré par un rayon comme dans les films d'extraterrestres.

j'entre dans la parole
avec un canif :
je dépoussière mes épaules
je me glisse par la porte entrouverte
excusez-moi pour le retard

je dis
(c'est presque un vœu une prière)
pour une fois

j'ajoute
pour une fois

Simon se hisse sur la bande en contreplaqué et saute hors de la patinoire. Les lames de ses patins s'enfoncent dans la neige à chaque pas, traçant une série de fentes. Il s'arrête, se laisse tomber dans un banc de neige, face au ciel. Il entend la rondelle cogner contre la bande, tinter contre les poteaux des buts. Les bâtons s'entrechoquent, les lames mordent la glace.

Quand il a commencé à jouer au hockey, il n'arrivait pas à lacer seul ses patins. Son grand-père coinçait les bottines entre ses cuisses et tirait si fort sur les lacets que Simon en avait les pieds douloureux. Simon se rappelle le soulagement qu'il éprouvait à glisser enfin les pieds dans ses bottes trop grandes, après la partie.

Le ciel est complètement bleu. Le froid enveloppe ses membres comme une couverture.

Le salon funéraire se remplit peu à peu. Il faut saluer les gens, les remercier. Les invités forment de petits groupes, parlent à voix basse. Parfois, un homme va d'un groupe à un autre, lentement, en s'assurant de garder le visage baissé, les mains croisées sur le ventre, ou enfoncées dans les poches.

Dubé observe la rue à travers la baie vitrée. Les passants semblent marcher de façon résolue, avec un but en tête. Mais leur tête n'est pas droite, leurs bras se balancent. Ils ne s'arrêtent pas au salon funéraire. Dubé a l'impression de n'avoir jamais vu marcher quiconque. Il se dit ces gens-là ne remplissent pas leur corps. Il y a une erreur. Il se dit ils marchent comme s'ils n'avaient jamais eu de corps.

Des éclats de voix percent le murmure bourdonnant des invités. Une femme se plaint d'une contravention reçue la veille.

Dubé est assis à la table de la cuisine. La radio laisse entendre le thème musical qui précède le bulletin de nouvelles de midi. Quelques cartes de condoléances sont ouvertes sur la nappe en plastique.

À l'étage, la mère de Dubé déplace des meubles. Dubé entend des pattes grincer contre le plancher, des objets heurter le mur.

Des gens ont pris la peine d'écrire : ils ont tracé eux-mêmes des mots sur le papier et ont posté les lettres. Les lignes qui forment les mots, ce sont leurs stylos, dans leurs mains, qui les ont dessinées. Les mots qu'ils utilisent n'ont rien à voir avec une voiture qui fait des tonneaux, avec un corps impossible à reconnaître.

La mère de Dubé finit par redescendre. Elle demande à Dubé ce qu'il veut manger pour dîner.

nous nous préparons
à casser maison :
à donner des noms aux morts

nous pensons
avoir fait le tour
être allés de l'autre côté
nous nous trompons

les mains devant
et les pieds qui butent
nous cherchons ce qui
nous pousse
nous tire
nous pousse

Le père de Dubé sort du réfrigérateur un plateau de crudités, des viandes froides et des sandwiches aux œufs. « Il faudrait finir ça. » Dans le réfrigérateur sont empilés trois autres plateaux, ce qui reste du buffet.

Dubé regarde par la fenêtre. Il a cessé de pleuvoir. Les dernières gouttes pendent aux feuilles ou glissent dans le baril, sous la gouttière. Dubé dit je vais aller faire un tour.

Il enfile son manteau et sort. Le moteur deux-temps démarre, cafouille quelques instants, s'éloigne.

ton père et ta mère
cachent
un tison dans leur bouche

ils prononcent ton nom
c'est un écartèlement
tu traces *à l'aide*
au crayon de plomb
vous tracez *à l'aide*
tout près de la marge

Dubé stationne sa moto devant le dépanneur. Il entre et regarde les couvertures des magazines en attendant qu'André sorte de l'arrière-boutique. Lorsque André apparaît entre les piles de caisses de bière, Dubé réalise que c'est la première fois qu'ils se voient depuis les funérailles.

André aperçoit Dubé. Son regard change. Il se place derrière la caisse, prend un paquet de cigarettes, le dépose sur le comptoir. « Autre chose ? » Dubé fixe le petit emballage en carton placé exactement entre lui et André.

Dubé replace sa casquette, puis paie sans lever les yeux.

À la halte routière, Simon stationne sa voiture à côté des quatre autres, face au fleuve, et laisse les phares allumés. Les faisceaux s'allongent vers l'eau et révèlent des silhouettes assises sur les rochers. Il prend la bouteille déposée sur le siège du passager et rejoint le groupe. Accroupi, il s'aide d'une main pour ne pas perdre pied sur les pierres glissantes.

Le jour, les tables à pique-nique sont occupées par des familles et leurs glacières. Elles se vident peu à peu lorsque le soleil descend.

La nuit est tombée depuis longtemps. Personne ne semble pressé de partir. Un briquet rouge et un paquet de cigarettes passent de main en main. Simon se demande s'il restera pour voir le soleil se lever.

nous traversons des champs d'électroménagers
qui rouillent tranquillement
nous surprenons un bateau
au milieu d'un terrain vague
nous accueillons l'ennui
en chuchotant

Ils sont nombreux au bord du fleuve ce soir-là, une douzaine. Le ciel est couvert et la nuit reste chaude malgré le vent. Quand Dubé arrive à la halte, on lui donne une canette de bière, une tape dans le dos. Quelqu'un se lève pour monter le son de la radio. La musique est forte, tout le monde se tait.

Vers minuit, André les rejoint.

Dubé se lève et s'éloigne du groupe. André le rattrape. Du varech séché s'effrite sous leurs semelles. André tend la main vers l'épaule de Dubé, suspend son geste, laisse retomber son bras. « Tu sais, moi aussi je pense à donner un coup de volant des fois. Comme ça, pour rien. »

Dubé fait quelques pas, puis s'arrête et descend sa braguette. « De quoi tu parles ? » Il urine sur les rochers.

les vivants
ne montrent plus
que leur envers

le crâne apparaît sous la peau
les gestes tracent des signes
dans la poussière
et les fleurs qu'ils plantent sont laides

ne me tends pas ta main
je vois ton squelette

Simon entre, tire le verrou, ferme les yeux, appuie son front contre la porte. Le monde redevient minuscule, glacé. Déposés sur l'allège de la fenêtre, un gobelet de carton, une carte postale. Dans la rue – la seule rue au monde – les voitures creusent des ornières de neige sale.

les corps rétrécissent
deviennent sombres
friables :
on pense à des serrures
des loquets tirés
à la fine épouvante

Il a neigé toute la journée et rien ne laisse présager que cela s'arrêtera. Simon ferme le store et s'étend. Lorsqu'il se fait réveiller par les bruits familiers de la déneigeuse, il imagine les flocons larges descendre en grappes devant les phares du camion.

le soir s'étire tremblant
et appelle à lui
les peines discrètes

plusieurs années
se compriment
en quelques secondes indéchiffrables
un roc aveugle
(veines, rides)

pour toi c'est la pesée des âmes
chaque nuit
tant que tu n'as pas assez bu

Les champs sont humides, encore blancs par endroits. Sur l'accotement s'amoncellent du sable, du sel, des restes de neige sale. Le père de Dubé allume la radio. Il l'éteint.

Il a conduit tout l'après-midi. Il ne pensait pas aller loin : peut-être jusqu'à l'ancienne maison. Mais il a continué au hasard, suivant des chemins qu'il emprunte rarement.

Il commence à faire noir lorsqu'il doit s'arrêter pour faire le plein. Il s'achète un café, demande la clé des toilettes.

Le bruit métallique du ventilateur emplit la pièce minuscule, éclairée au néon. Le père de Dubé se lave les mains, presse ses doigts sur ses yeux. Bientôt il aurait à parler à des gens. Il ne saurait pas quoi dire. Il passe ses mains mouillées sur son visage. Des gouttes se forment au bout de son nez, de son menton. Il regarde autour de lui, ne voit pas de serviettes en papier.

une branche d'épinette
sèche dans le garde-robe vide

les phares des voitures
font glisser de grands rectangles
jaunes sur les murs

la pluie emplit l'espace
enveloppe le toit en tôle
la pièce rétrécit

approche l'heure animale
où les choses tuent
et naissent
humides

Les panneaux qui annoncent les villages apparaissent, irisés dans la lumière des phares, puis s'effacent dans la nuit qui se referme derrière la voiture. Assis sur le siège du passager, les mains sur les genoux, l'autostoppeur regarde droit devant, comme pour aider le conducteur à mieux lire la route sombre. Le père de Dubé s'allume une cigarette, puis tend le paquet à l'autostoppeur, qui fait non de la tête. Il descend la vitre. L'air froid fouette son visage.

Il n'avait vu le jeune homme sur le bord de la route qu'au moment où il le dépassait. Il s'est rangé sur l'accotement sans y penser. Le temps que le jeune homme rejoigne la voiture, des films d'horreur mettant en scène des meurtriers fuyant l'asile ont défilé dans la tête du père de Dubé. Puis il lui a ouvert la portière. Il lui a dit où il allait. L'autostoppeur a dit O.K. Il a monté dans la voiture et ils se sont dit leurs noms.

contre toi
la nuit
s'achève
plus rien ne te reconforte
plus rien ne peut te rassurer

une question te réveille
quels secrets sont révélés
par l'asymétrie du cœur ?
inutile de la noter

compte tes cicatrices
au besoin
pars discrètement
et chéris les petites voix

Les kilomètres défilent, balayés par la seule lumière des phares. « Pourquoi tu m'as fait monter ? » Le père de Dubé expire longuement. Il jette son mégot, remonte la vitre. Comme s'il comprenait, le jeune homme hoche la tête en regardant la route bordée d'épinettes noires.

Il lui demande d'arrêter. Là, précisément : nulle part.

Le père de Dubé regarde l'autostoppeur prendre son sac, sortir et fermer la portière. Le jeune homme le salue à travers la vitre puis s'éloigne. Il saute par-dessus le fossé et entre dans la forêt. Les conifères sont opaques. On distingue peut-être une lumière en haut de la colline. Je n'en suis pas sûr.

la Côte-Nord s'avance
amoureuse

les vivants se recroquevillent
pour ne pas être happés
ils se contiennent
bas
au plus près de la terre

ce n'est pas hostile

L'autostoppeur arrive à la cabane essoufflé, ses pantalons mouillés jusqu'aux genoux. À coups de pieds il balaie les feuilles mortes qui recouvrent le perron. Il déverrouille la porte et avance à tâtons vers la boîte électrique.

Il allume. L'ampoule nue révèle les meubles, les chaudrons, la nappe en plastique ; plus loin, les vieux journaux et le bois d'allumage à côté du poêle en fonte. Il dépose son sac sur le lit de camp, prend la lampe de poche et sort.

Le sentier mène jusqu'en haut de la colline. Le faisceau lumineux s'attache sur les branches, argentées contre le fond noir. Au sommet, ça s'ouvre : une éclaircie. Lorsqu'il fait jour, la vue plonge vers la rivière en contrebas. Cette nuit, le bruit des rapides est clair, tranchant, comme s'il sculptait l'air de la vallée. Il pense : ça ne s'arrête pas, ça ne s'arrêtera pas. Le vent siffle en haut de l'aiguille et colle à ses jambes ses pantalons humides. Le monde s'est évaporé. Il ne reste plus que lui et la rivière. Et même ça.

La pente qui plonge vers la rivière est abrupte. Il se demande ce que ça ferait d'entrer dans l'eau glacée, de perdre pied sur les galets couverts de vase. La rivière le ferait rouler sur son lit. Il se demande ce qui coulerait avec lui.

il y a des visages illisibles
des rêves
auxquels la vie
ne nous prépare pas

avant de sortir
reconnaissez vos ennemis
éteignez le feu
donnez-moi votre silence
que je le protège

La mère de Simon écarte le rideau, observe la rue. Elle se demande quoi faire avec la chambre. Elle laisse retomber le rideau, prépare le café. Il n'y dormait plus depuis plusieurs mois déjà quand c'est arrivé. Elle pourrait la laisser en l'état. Ne pas sortir un meuble, ne pas déplacer un objet, comme si chaque chose avait une réponse à apporter, un secret qui serait révélé un jour. Il faudrait être patient, dépeussier de temps en temps.

Dans le salon, le téléviseur diffuse l'émission du matin devant les causeuses vides, les coussins éparpillés.

Peut-être aussi qu'elle pourrait tout sortir, laisser la pièce nue. Écrasante. Mais la chambre finirait par devenir un débarras, ou alors on en ferait un bureau, un atelier. Pire : une chambre d'ami. Le téléphone sonne. Elle se lève, mais ne répond pas. Elle ouvre les armoires, cherche le sucre.

Elle entend sa voix à lui sur le répondeur. Sa voix qui allume un grand feu.

maintenant
la mort habite chez nous
et remue un peu la nuit

nous apprenons à connaître
ses habitudes

les œillets rouges pâlissent
propres comme des os secs

André et Luc en sont à leur deuxième bière quand Dubé arrive. Dans la lumière de l'après-midi, les enseignes au néon et l'horloge O'Keefe sont ternes, délavées.

Dubé les rejoint au bar, s'assoit sur un tabouret. Ils se saluent, et Jacinthe apporte une bière. L'écran diffuse un match de football américain. Luc raconte à Dubé le début du match : pas grand-chose d'intéressant, y s'est rien passé.

À la mi-temps, le match s'interrompt. Dubé quitte des yeux le téléviseur. Dans le miroir, derrière le bar, il surprend André qui l'observe. André détourne le regard. Dubé se dit : il me surveille. Aux images de tout-terrains succède une publicité d'assurance-vie. Dubé dit : on va jouer aux fléchettes. Les trois se lèvent.

Quand vient son tour de jouer, Dubé pense : si j'arrive à l'envoyer au centre, au milieu du rond rouge, je vais être correct. Tout va être correct. André tient le score et inscrit à la craie les chiffres sur les battants d'ardoise de la cible. Dubé ferme les yeux. On dirait qu'il prie.

II
LÂCHES

les mots tombent
s'empilent rocailloux
les refuges deviennent impossibles
la nudité broie
ou éblouit

au fond des poches :
des doigts rouges
des cailloux
tièdes

Depuis quelques jours, Louise essayait de convaincre Richard : « Pour une fois, on pourrait célébrer le Nouvel An. » Une collègue les avait invités, elle et son mari, à la réception qu'elle donnerait. Louise refusait de passer un autre réveillon à regarder les émissions de fin d'année.

Richard hésitait. « Je ne la connais pas. Je ne connaîtrai personne. » Mais peu à peu, Louise l'avait convaincu, ou bien il avait fini par abandonner. À la mi-décembre, Louise a appelé Lucie pour confirmer qu'elle et Richard seraient présents. Lucie a dit que c'était formidable. « N'apportez rien, on s'occupe de tout. »

Le soir même, Louise a passé plus d'une heure à fouiller dans son garde-robe, à faire glisser entre ses doigts les tissus chatoyants ; à essayer devant le miroir des chaussures qu'elle ne porte jamais. À démêler les chaînettes dorées dans son coffre à bijoux.

homme trentaine
belle apparence
cherche femme
vingt à trente-cinq
pour partager
quelque chose

homme quarante-quatre
ouvert aux suggestions

homme vingt-neuf
s'essaie ici

Il a neigé tout l'après-midi. Les maisons paraissent identiques sous la couche de neige lourde. Richard conduit lentement et Louise déchiffre les numéros de porte dans la lumière orangée des lampadaires. Posée sur ses genoux, une bouteille de rouge dans un sac cadeau. Elle a longtemps hésité : elle ne savait même pas ce que Lucie buvait. Elle a voulu en discuter avec Richard. Il a haussé les épaules : « Elle a dit de ne rien apporter. »

Ils sont un peu en retard. Richard stationne la voiture non loin de la maison. Les fenêtres sont illuminées, on entend de la musique. Louise sonne, retenant sa respiration. Lucie vient ouvrir, souriante, un verre de blanc à la main, et les fait entrer dans la maison chaude. Richard referme la porte derrière lui. Lucie se penche vers Louise pour l'embrasser. Elles ne s'embrassent jamais au bureau. « Lucie, je te présente Richard. »

Lucie prend leurs manteaux et les invite à rejoindre les autres au salon. Louise veut lui tendre la bouteille, mais Lucie est déjà partie avec les manteaux. Elle donne plutôt la bouteille à Richard. En enlevant ses bottes pour enfiler ses talons hauts, elle perd l'équilibre et pose le pied dans une flaque de neige fondue.

homme soixantaine
pour rencontres occasionnelles

femme indépendante
peut se déplacer

jeune femme
pense à ses assiettes sales
n'ose pas écrire

homme
peut recevoir

Au salon, une quinzaine de personnes discutent en petits groupes : certains sont assis dans les causeuses, les jambes croisées, d'autres debout autour de la table sur laquelle est dressé le buffet. Les femmes ont des coiffures hautes et de longs colliers. Louise fait glisser son regard sur les visages qui l'entourent. Elle reconnaît un collègue de travail, Martin. Elle se fraie un chemin vers lui en souriant à deux ou trois personnes qu'elle ne connaît pas. Richard la suit.

Louise présente Richard à Martin, puis essaie d'engager la conversation en lui parlant du travail. Il renverse la tête et dit qu'il ne veut pas en entendre parler, qu'il est en congé. Richard se racle la gorge et dit qu'il va chercher quelque chose à boire. Après un silence, Louise demande à Martin s'il a des plans pour les vacances.

Autour d'elle, les gens semblent détendus, abandonnés. Des rires, une main qui touche une épaule, qui glisse le long du bras. Des paroles et des regards. Tout à coup elle aperçoit son reflet dans le grand miroir au-dessus du foyer. Elle voit son sourire exagéré, sec. Il s'efface et ses traits retombent. Elle se demande ce que les autres ont remarqué. Elle a l'air vieille. Si elle était moins maigre, paraîtrait-elle plus heureuse ? Richard revient avec deux verres de punch et dispense Louise de réagir aux propos de Martin, qu'elle n'écoutait plus.

Lucie revient dans la pièce. En la voyant, Louise se demande où est passée la bouteille de vin. Elle se tourne vers Richard et voit qu'il ne l'a plus. Richard dit qu'il l'a déposée sur la table, à côté du bol de punch. Mais comment Lucie pourra-t-elle savoir que c'est un cadeau de leur part ? Maintenant c'est trop tard, on ne peut pas retourner prendre la bouteille et la lui montrer. Louise dit : « Ça ne se fait pas. »

femme mi-cinquantaine
dynamique et cultivée
cherche non-fumeur
ayant sens de l'humour

jeune femme aventureuse
sûre de vous séduire

femme douce
pour relation stable

femme
bien dans sa tête
je vous le jure

Louise tire la chasse d'eau et se lave les mains. Elle les sèche sur une serviette de bain. Devant le miroir, elle remonte sa jupe et replace ses bas de nylon. Elle s'approche de la glace : son rouge à lèvres a bavé. Elle se dit : je n'aurais pas dû choisir une couleur vive. Elle repense à son sourire dans le salon. Qu'est-ce qui nous trahit ?

Ces dernières semaines, chaque fois qu'elle croisait Lucie au bureau, elle lui parlait de la réception. Elle répétait qu'elle était ravie qu'elle l'ait invitée. Maintenant, devant le miroir, elle ne sait plus si elle a exagéré ou si elle était sincère.

Elle s'assure que la porte de la salle de bain est bien verrouillée, puis elle se met à ouvrir les tiroirs de la vanité, à fouiller dans la pharmacie.

homme quarante et un
a apporté son complet
au nettoyage à sec

femme cinquante
a lavé ses planchers

femme trente-cinq
n'a pas besoin de vous
mais ne dirait pas non

jeune professionnel
vous écouterà
vous aimera

Un peu avant minuit, on a coupé la musique. Lucie, pointant la grande horloge rococo, annonce que le moment approche. Deux ou trois invités vont se resservir à boire. « On commence le décompte à 15 secondes ! » Tout le monde lève les yeux vers la trotteuse et le compte à rebours débute.

Louise regarde les restes du buffet, la gelée translucide dans l'assiette du pâté de foie, les cure-dents, les noyaux d'olives. La bouteille de vin dans son sac cadeau. À la fin du décompte, la pièce se remplit des voix, toutes différentes, qui souhaitent « Bonne année ! » Les verres s'entrechoquent, les gens embrassent leur voisin, les joues rougies par l'alcool.

Richard est dans la salle de bain et sait que personne ne cognera à la porte avant plusieurs minutes encore.

homme cinquantaine
au physique agréable
ne sait pas ce qu'il fait ici

femme quarante-trois
se demande s'il n'est pas trop tard

L'heure de la réunion a été devancée. Tout le monde a dû se rendre au bureau plus tôt que d'habitude. Les gens entrent dans la grande salle, un dossier sous le bras ou les mains vides. Richard a déjà pris place au fond à gauche, au même endroit que d'habitude. En face de l'écran où seront projetées les colonnes de chiffres, la plupart des chaises sont encore libres. Avant de se faufiler entre les rangées, les collègues de bureau de Richard s'arrêtent devant la cafetière, remplissent un gobelet de polystyrène en faisant des taches sur la mélamine. Ils pigent des petits pots de lait ou de crème, des sachets de sucre ou d'édulcorant.

Richard essaie d'imaginer ses collègues de bureau sans cravate. En t-shirt, en pyjamas. En pantoufles devant un téléroman, épuisés. Tranquillement, les chaises se remplissent. Richard regarde les visages, les mains. Les plumes qu'on décapuchonne. Il se demande qui a eu le temps de manger ce matin ; qui a assez dormi ; qui a rêvé. Qui n'a pas fermé l'œil de la nuit. Qui aurait préféré ne pas sortir du lit. Qui aurait préféré ne jamais se réveiller. Qui s'est déjà réveillé, vomissant, dans un bain devenu froid.

qui attend à la laverie automatique
qui écrit au courrier du cœur
qui a peur de s'endormir

qui s'est confié à toi

Samedi matin, Camille se lève. Pierre est encore au lit. Il est éveillé mais il reste étendu sur le dos. C'est lui qui a eu l'idée de louer un chalet pour la fin de semaine. Dans la cuisine en désordre, Camille cherche quelque chose pour partir le feu. Sous les bouteilles de vin vides, elle retrouve le journal local ramassé la veille à l'épicerie. Elle est agenouillée devant le poêle en fonte quand Pierre lui enlève le journal des mains. « Je veux regarder quelque chose. » Camille fouille dans la boîte à bois. Elle trouve un vieux *Allô Police*. Pierre, écrasé dans le fauteuil avec le journal local, a jeté par terre toutes les pages qui ne sont pas les petites annonces.

Il est encore en train d'éplucher les annonces quand Camille le rejoint avec deux tasses de café. Sans lever les yeux, Pierre dit : « On va aller visiter une maison. Ça te tente ? » Camille dépose les tasses sur la table basse. Elle retourne prendre le sucrier, le carton de lait, et une cuiller qu'elle essuie sur un linge à vaisselle. Les tasses fument et le feu, maintenant bien pris, gronde. Pierre dit : « C'est pas loin. » Une bûche glisse et tombe dans un bruit feutré.

qui dort sans éteindre la lumière
qui a peur de manger
qui essaie de mourir

qui t'accompagne

Les routes sinueuses sont plus étroites que d'habitude à cause des bancs de neige. Le ciel est d'un bleu tranchant. Pierre conduit rapidement sur la neige durcie recouverte de sable. À la radio, un pianiste interprète une fugue. Pierre fredonne. Camille somnole, la tête contre la vitre.

Ils arrivent devant la maison vers midi. C'est une simple cabane, une bicoque bleu et jaune. Pierre engage la voiture dans l'entrée, qui est mal déneigée. Les pneus s'enfoncent dans la croûte de glace. Il coupe le moteur et sort. Camille enfle ses mitaines et remet sa tuque en se regardant dans le rétroviseur, puis rejoint Pierre devant la cabane.

Ils gravissent l'escalier de bois. Pas de sonnette. Camille approche son visage de la fenêtre. « Il n'y a personne. » Pierre ricane : « Qu'est-ce que tu crois ? C'est pas hivernisé. » Camille encadre son visage de ses mains pour bloquer la lumière. Elle plisse les yeux. Elle aperçoit un comptoir en mélamine, une chaise berçante. Des armoires en contreplaqué, un banc long. « Ça veut dire qu'on pourrait venir juste l'été ? » Elle se voit devant le comptoir, en robe de coton, en train de verser du rosé dans des coupes – deux coupes identiques. Les fenêtres, les portes sont ouvertes. Les moustiquaires trouées laissent entrer les mouches noires et les taons.

Camille détache son regard de la pièce sombre. Le soleil l'éblouit. Pierre fait le tour de la cabane, inspectant les murs extérieurs. Camille revient à la fenêtre, maintenant opaque. Était-ce vraiment elle dans la robe de coton ? Combien de coupes y avait-il ?

Pierre est hors de sa vue, de l'autre côté de la cabane. Camille dit : « Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. » Elle entend les pas de Pierre dans la neige. Elle dit, plus fort : « Ce n'est pas une bonne idée. » Elle s'assoit sur le perron, les mains sous les fesses. Les épinettes enneigées scintillent. Pierre réapparaît. « Il va falloir que tu pousses pour qu'on sorte du banc de neige. »

Tous les coiffeurs du salon sont occupés. Louise attend, assise sur une des chaises adossées à la vitrine. Elle tourne les pages du magazine posé sur ses genoux. Elle regarde un mannequin portant une frange, elle se demande si ça lui irait. Si jamais ça ne lui allait pas... La femme assise à côté d'elle, les jambes croisées, se lime les ongles. Une poudre grisâtre tombe sur le pantalon de la femme, sur la chaise rembourrée, sur l'accoudoir chromé.

Louise ramène ses yeux sur le magazine. Enfant, elle allait dans la chambre de sa sœur aînée pour lui prendre ses revues de mode. Elle y cherchait des secrets : comment être une grande personne ? Elle se rappelle avoir lu une entrevue avec une star de l'époque – elle ne sait plus laquelle – qui disait avoir eu une poitrine plate jusqu'à ses vingt ans. C'était écrit : une poitrine creuse. Poitrine creuse. Louise se répète les deux mots et sent sous sa blouse son thorax se soulever, retomber. Elle connaît la forme de ce creux entre ses seins, sa peau tendue sur les os, révélant une cage. Poitrine creuse, pense Louise.

Une cliente règle et sort, faisant tinter la clochette de la porte ; le coiffeur, libéré, fait signe à Louise. « Qu'est-ce qu'on fait pour toi aujourd'hui ? » C'est la première fois que Louise vient à ce salon. Le coiffeur, naviguant entre les petits tas de cheveux coupés, mène Louise vers le fauteuil en vinyle rouge. Le coiffeur se met à toucher les cheveux de Louise, à les replacer, à les lisser de la main, à en éprouver la texture entre son pouce et son index. Il fixe le visage de Louise dans le miroir. « Tu as les cheveux fins. Tu veux une coloration ? Des mèches blondes ? Un dégradé ? » Louise se dit : quand même pas une permanente, toujours. Le coiffeur entoure les épaules de Louise de la cape qu'il attache derrière sa nuque à l'aide d'un velcro. « Juste couper les pointes, raccourcir un peu. C'est tout. »

La tête de Louise est dans l'évier, son cou appuyé sur la céramique froide. Le coiffeur mouille les cheveux de Louise, fait mousser le shampoing, masse le crâne de Louise. Rince. Louise voit le menton du coiffeur penché sur elle, ses narines. Son pendentif doré s'échappe de sa chemise et se balance au-dessus de ses yeux. Des gouttelettes brouillent sa vision. Louise ferme les paupières.

femme soixante
vous demande pardon

homme trente-trois
est désolé
d'être parti
pendant que vous dormiez

Le coiffeur enroule une serviette autour des cheveux de Louise et la ramène vers le fauteuil. Il éponge ses cheveux, les peigne, et se remet à tirer sur certaines mèches pour en vérifier la longueur. Souriant, il regarde le reflet de Louise dans les yeux. « C'est bientôt les vacances ? » Louise dit oui. Le coiffeur s'exclame « bon ! », comme si ça le concernait. Louise attend que le coiffeur ajoute quelque chose. Il ne dit rien. Louise détourne les yeux. Si leurs regards ne se croisent pas dans le miroir, elle n'aura peut-être pas à parler. Le ciseau froid glisse contre son cou.

Louise voudrait être chez elle où le linge est plié, et toute chose à sa place. Les dents du peigne grattent sa nuque. Des pointes de cheveux humides tombent sur ses épaules. Le coiffeur se remet à parler, mais cette fois il s'adresse à son collègue. Ils semblent parler d'une cliente qui n'est pas là, ou de quelqu'un qu'ils connaissent. Louise est soulagée. Elle fait semblant de s'intéresser à leur conversation, pour que son coiffeur ne pense pas qu'il doit la désennuyer. Louise voit l'autre coiffeur s'approcher du miroir pour se gratter le coin de la bouche. Et puis soudain, à cause du séchoir, elle n'entend plus rien.

qui ne pensait jamais se réveiller
dans une chambre de motel
air climatisé satellite tv
avec des feuilles mortes qui entrent
par la porte entrouverte

Camille lave la vaisselle. Par la fenêtre ouverte elle entend les deux coiffeurs d'en bas qui discutent sur le trottoir. Plusieurs fois par jour ils sortent pour fumer. Ils parlent fort et saluent les gens qui passent. La fumée de leurs cigarettes monte jusqu'à l'appartement de Camille. Elle ne reconnaît pas la voix de la femme à qui ils s'adressent.

Camille entend son nom. Un des coiffeurs a dit : Camille. Elle éteint la radio et s'approche de la fenêtre. Ils ont baissé la voix. Elle se concentre pour mieux écouter, mais un camion passe. Elle enlève ses gants de caoutchouc jaune. Le camion s'éloigne. « C'est pas une mauvaise fille, là, mais des fois on sait pas trop. » Camille est prise d'un étourdissement. Elle s'appuie au cadre de la fenêtre. Elle essaie d'entendre autre chose, en vain : les voitures défilent et, derrière elle, le compresseur du réfrigérateur se met en marche.

Les coiffeurs saluent la femme, qui s'éloigne. Camille ne voit pas son visage. Elle retourne à sa vaisselle, plonge ses mains dans l'eau brûlante.

qui doit boire
pour parler
qui tremble
une lame neuve
entre les doigts
qui
ne fera rien

Lucie arrive chez Sonia à midi pile. Sonia a invité Lucie à manger chez elle. Son conjoint est au bureau, sa fille à l'école. Sonia a préparé un potage à la courge. La maison sent les épices et le savon. La machine à laver est en marche, une autre brassée tourne dans la sècheuse. Sonia demande à Lucie des nouvelles. « Rien de spécial. » Dès que Lucie lui renvoie la question, Sonia se lève tremblante, ferme les fenêtres, tire les rideaux. « Je vais quitter Denis. »

Et puis tout déboule : il ne le sait pas encore, personne ne le sait, elle veut partir mais elle ne sait pas quand. « Il faut que je me trouve une job ! » Lucie regarde Sonia. Elle regarde les ongles fraîchement manucurés de Sonia. Puis, tout autour, la vaisselle, les napperons plastifiés, les électroménagers. Lucie se dit : je savais qu'elle m'invitait pour une raison. Sonia attend que Lucie réagisse. Lucie voit Sonia dans une autre maison, entourée d'objets différents. Sonia recommence à parler. Lucie ne l'entend plus.

qui a peur

qui le cache

Richard n'avait rien dit lorsqu'on lui avait présenté Julien, le nouveau au bureau. Julien n'avait rien dit non plus. Mais Richard avait vu passer sur son visage cette expression – un mouvement des yeux, des sourcils – qui survient lorsqu'on reconnaît quelqu'un. Richard, lui, avait reconnu Julien. Et il croyait aussi que Julien l'avait reconnu. Mais ni l'un ni l'autre n'avait dit quoi que ce soit à ce moment-là. Rien qui les trahisse.

Depuis, aucun d'eux n'a laissé paraître qu'ils s'étaient déjà connus, de nombreuses années auparavant. « Dans une autre vie, » se dit Richard.

Il n'y pense pas constamment mais, certains matins, en entrant au bureau, lorsqu'il salue Julien, il se rappelle le mensonge, l'omission. Un édifice. Comment, maintenant, trouver le moyen d'en parler ? Ce serait pénible. Embarrassant. Ça ne se fait pas. Alors ça continue. Richard salue Julien, Julien salue Richard. Richard s'assoit devant son ordinateur et se dit que sa vie est faite de ces petits mensonges de rien, de ces petites actions qu'il essaiera d'oublier en s'endormant.

qui grince des dents dans son sommeil
qui arrache la peau
autour de ses ongles

Simon pense : on aurait dû arriver plus tard. À cette heure le bar est presque vide. La serveuse en t-shirt moulant reste derrière son comptoir. La scène est bordée de lumières de Noël. Les filles ne sont pas encore sorties. Un des murs de la salle est recouvert d'un rideau sombre.

Julien se lève et revient avec trois bières. Simon se demande ce qu'ils sont venus chercher là. Deux hommes occupent une table collée à la scène, deux autres restent dans le coin, près des toilettes. Simon, Julien et Luc sont assis en retrait. La bière est tiède, mais Simon est soulagé de pouvoir occuper ses mains, ses yeux.

Les filles sortent finalement de derrière le rideau, toutes en même temps. Elles ne montent pas sur la scène. Elles parlent fort. Elles choisissent une table haute entourée de tabourets et se font apporter des cocktails. Elles portent des talons hauts, des bustiers pailletés, des shorts en jean, coupés court, dont il ne reste presque rien. Simon remarque qu'elles ont toutes, attaché à la ceinture ou au poignet, un petit foulard carré. Elles le détachent et le posent sur les bancs de vinyle avant de s'y asseoir.

Elles pincent la paille entre le pouce et l'index, boivent quelques gorgées de cocktail avant de se lever, de reprendre leur carré de tissu et de se disperser dans la salle. L'une d'elles, les cheveux orange, s'approche de la table de Simon, Julien et Luc. Son visage est recouvert d'une couche de fond de teint que révèlent les néons violets. Simon se dit : elle pourrait être belle. La jeune femme tire une chaise, y étend son foulard et s'assoit. « Salut, moi c'est Sadie. » Julien et Luc disent salut, bas, en hochant la tête. Sadie prend sans prévenir les lunettes de Julien, et les essaie. La monture, large et épaisse, est ridicule sur son visage. « Est-ce que ça me fait bien ? » Simon est tétanisé. Il se demande si Sadie prend exprès cette voix niaise, ou si c'est vraiment la sienne. Sinon pourquoi parlerait-elle ainsi ? Simon se dit : ce n'est pas sexy. Sadie glousse et finit par redonner ses lunettes à Julien.

Simon boit une gorgée de bière. Sadie se lève, ramasse son foulard qu'elle glisse dans la ceinture de son mini-short, et va tenter sa chance ailleurs. Luc et Julien regardent dans des directions opposées.

chef d'entreprise
recherche nouvelles expériences

cadre supérieur
en quête du grand amour

jeune professionnelle
a tout vécu
sauf ça

Luc dit « c'est mon tour » et se dirige vers le bar. Les filles se promènent d'une table à l'autre, disparaissent parfois derrière le rideau avec un homme, le temps d'une ou deux chansons.

Luc revient avec trois bouteilles. La musique s'arrête. Un animateur annonce au micro « le moment que nous attendions tous ». Il présente la danseuse qui monte sur scène. Elle dépose un sac à main sur un coin de la scène, et se dirige tout au fond. Elle s'adosse au mur. La musique commence. La jeune fille bouge sur la scène pendant quelques mesures, puis enlève son bustier. Elle s'approche du poteau.

Simon regarde la salle. Certains hommes fixent la scène. D'autres parlent entre eux. Certains fond dos à la scène. Un jeune homme, le coude sur la table, la tête dans la main, garde les yeux fermés. La chanson se termine sur des applaudissements éparés. Simon se dit j'aurais pu rester chez moi à regarder la télé. À regarder par la fenêtre en buvant du café.

Dans l'intervalle de silence entre deux chansons, on entend une chasse d'eau. Un homme sort des toilettes en bouclant sa ceinture. Simon ramène ses yeux sur la scène. La danseuse, agenouillée à côté de son sac à main, en a tiré une petite bouteille. Elle s'enduit les mains d'un liquide transparent. La musique reprend. La jeune fille se lève.

Au bar, quelqu'un éclate de rire. La serveuse sourit.

jeune retraitée
veut voyager

homme trente-huit
aime
le cinéma

jeune Victoriavillois
cherche
autre chose

n'importe quoi

L'enseigne du motel est illuminée. Simon stationne sa voiture devant l'accueil et coupe le moteur. Il pousse la porte. Une femme sort d'une pièce à l'arrière et s'installe au comptoir. « C'est pour une nuit. Juste moi. » Des figurines en plastique sont alignées sur le bureau, entre l'ordinateur et le téléphone. Derrière le comptoir, Simon voit un sac qu'il imagine appartenir à la femme, un grand sac de cuir beige avec une poignée déchirée.

La réceptionniste donne à Simon sa clé et lui souhaite une bonne soirée. Simon sort. Une voiture passe en face du motel sans ralentir.

Simon contourne le bâtiment. La cour est plongée dans le noir. Simon s'avance. Une lumière s'allume et révèle une piscine, à moitié vide, entourée d'un grillage blanc. L'eau est recouverte de feuilles mortes. Dans un coin, un cabanon. Simon imagine les chaises longues et les coussins tachés, rangés pour l'hiver. Les balais et les bouteilles de chlore.

Simon fait demi-tour et marche jusqu'à sa chambre. Il pousse la porte et laisse l'air frais envahir la pièce. Simon reste dans l'embrasure, appuie ses bras écartés contre les montants, baisse la tête. Il se laisse traverser par le vent : lavé enfin, inimaginable.

des brindilles craquent
la peau se plisse

la forêt
a trouvé son chemin
jusque dans la chambre

Camille prend trois assiettes pleines et retourne dans la salle à manger. Le dimanche, le restaurant se remplit vite. Elle dépose les assiettes à une table, puis prend la commande d'un homme seul. Il hésite et demande son avis à Camille. Le spécial ou le complet ? À côté, un jeune couple qui en est encore à consulter le menu baisse le ton et rit. Camille porte la main à son front, touche ses cheveux. L'homme se décide pour le complet. Camille sourit et dit « ça sera pas long ».

Elle débarrasse les couverts d'une table de quatre personnes. « Pour payer, c'est à l'avant. » Elle retourne aux cuisines pour y passer la commande et y laisser les assiettes sales. Elle se dirige vers la toilette des employés. Jennifer, les mains pleines, lui dit « on n'a pas le temps ! » mais Camille referme la porte derrière elle et la verrouille.

Elle se regarde dans le miroir. Rien qui cloche. Elle tourne la tête d'un côté, de l'autre. Son bandeau est en place, son maquillage n'a pas coulé. Sa peau est propre. Elle lisse son tablier. Il n'y a pas de tache sur son uniforme. Camille se lave les mains. Elle pense je ne suis pas juste ça. Et Jennifer, Jennifer que Camille trouve si idiote, Jennifer se dit la même chose.

Camille se lave les mains si souvent qu'elles sont devenues craquelées, sèches. Et quand elle croit que personne ne la regarde, elle approche ses doigts de son visage, et les sent. Elle s'inquiète ensuite de ses cheveux, de ses vêtements. Ça n'a pas de fin.

Camille finit de se savonner les mains, les rince, puis utilise le séchoir. Ça brûle. Elle pose ses doigts chauds sur ses joues, jette un dernier coup d'œil dans le miroir et sort. Jennifer la regarde.

nous approchons
nos corps opaques
par petits mensonges
petits crimes
presque rien

Toutes les caisses du supermarché sont occupées. De longues files encombrant le passage. Les gens sortent du travail et pensent au repas du soir. Richard attend en ligne à la caisse 2. Il regarde l'étalage de magazines : les visages des stars, les paquets de bonbons, les barres de chocolat. Dans la file d'à côté, il reconnaît quelqu'un. Il se dit : c'est Maude.

Il baisse la tête et tourne le dos. Peut-être l'a-t-elle déjà aperçu ? Elle aurait donc décidé de ne pas le saluer. Richard ne sait pas s'il est soulagé.

Dix ans qu'ils ne se sont pas parlé. Richard se dit : je ne savais pas qu'elle habitait aux environs. Peut-être qu'elle vient juste voir quelqu'un.

Richard se dit : dans dix autres années, les gens qui m'entourent seront peut-être tous disparus. Les gens que je ne regarde pas quand je les croise sur le trottoir, ceux qui sont là devant la caisse, ceux-là deviendront peut-être mes amis.

La file avance, la caissière scanne le contenu du panier de Richard. Richard ne sait jamais s'il doit aider l'emballeur ou le regarder faire en se tenant prêt à payer. Il tient sa carte de crédit et attend le signal de la caissière. Il lève les yeux, croise le regard de Maude qui sort en poussant son panier. Tous deux détournent les yeux. La caissière dit « allez-y, c'est à vous ». Les portes coulissantes se referment derrière Maude.

veuf attentionné
cherche femme de bonne moralité
pour relation durable

homme dans la jeune quarantaine
vous demande d'être son miracle

jeune libertin
est prêt à tout

homme trente
ne sait plus quoi faire
de sa colère

homme cinquante
aime les vieilles pierres

homme soixante-deux
se demande
homme soixante-deux
n'a plus personne

Richard pousse le panier rempli de sacs d'épicerie. La porte automatique s'ouvre. L'air extérieur est lourd. Richard avance entre les voitures stationnées. Les roues du panier vibrent sur l'asphalte. Richard s'arrête. Il regarde les rangées de voitures. De l'autre côté du boulevard, chez le concessionnaire, d'autres rangées de voitures. Des guirlandes colorées sont suspendues au-dessus des véhicules.

Dans le panier, des poireaux dépassent d'un sac en papier, des pommes de terre font des bosses dans un autre. En dessous, une boîte de lessive en poudre.

Des patates, des poireaux. De l'huile et des pâtes. Quoi d'autre ? Une voiture klaxonne. Richard sursaute et reprend sa marche.

Ça a duré un instant : Richard s'attendait à ce qu'un bras passe autour de ses épaules. Le guide vers l'auto peut-être. Le bruit des roues du panier couvre le vacarme du boulevard.

femme soixante et onze
pour partager repas à deux

femme soixante-douze
pour balades en amoureux

homme soixante-treize
pour finir le chemin ensemble

homme quatre-vingts se demande comment
c'est arrivé
quand est-ce que
je suis devenu vieux

Entre deux vagues de clients, Camille trouve le temps de manger la tranche de pain grillée, maintenant refroidie, qu'elle avait laissée à la cuisine. Elle ouvre une portion individuelle de marmelade. Ses doigts sont collants. En mastiquant sa dernière bouchée, elle se lave les mains, puis les sèche sur son tablier. Elle approche ses mains de son visage, sent ses doigts. Puis elle regarde les gerçures. Les petites coupures.

III
DÉFAITS

quelques mots simples
trahissent d'où je viens
je ne sais même plus
à qui je parle

Le feu tourne au rouge. Sur sa moto, Pierre freine et met le pied droit à terre. Camille, assise derrière lui, lâche sa taille. Dès qu'ils ne sont plus en mouvement, ils sentent la brûlure du soleil, la sueur perle sous leur casque, glisse dans leur dos. Ils ont déjà roulé pendant plus d'une heure. Si Pierre ne s'égare pas, ils seront au chalet dans trente minutes.

Lorsque ses amis l'ont invité à passer quatre jours à la campagne, Pierre a accepté sans hésiter. Mais il a longtemps réfléchi avant d'inviter Camille. Ses amis ne la connaissaient pas. Il ne savait pas comment la leur présenter. Il s'est dit : « Je dirai Camille, c'est tout. » Puis il a invité Camille.

Lorsqu'ils arrivent au chalet, Lucie et Michel y sont déjà. Ils profitent du soleil sur le patio. Le terrain descend en pente douce vers le lac. Les présentations faites, Pierre part se changer. Il dit avoir trop chaud dans ses pantalons de cuir. Son visage est luisant et ses cheveux collent à son front. Camille le regarde pousser la porte et disparaître dans le chalet. Elle sent les visages de Lucie et Michel tournés vers elle.

les histoires que tu racontes
ne sont pas importantes
je regarde
tes mains bouger
je vois
que tu baisses les yeux

nous regrettons de n'aimer
que des choses temporaires
une rivière gelée
la lumière d'automne
et tout ce que nous mettons à mort

Michel offre une bière à Camille, qui accepte. Il la décapsule et la lui tend. Lucie regarde Camille en souriant. « Comment vous êtes-vous rencontrés ? » Camille ouvre la bouche, mais une voiture s'engage dans l'entrée. Le gravier crisse sous les pneus. Michel dit « les voilà. » Sonia et Denis les rejoignent sur le patio. Lucie leur présente Camille : « c'est l'amie de Pierre. »

Pierre revient, en short et sandales. Sonia dit « ça fait longtemps. » Denis passe un bras autour des épaules de Pierre. « C'est à toi le bolide ? On ira faire un tour. »

Camille descend vers le lac. Elle écarte quelques branches, enjambe un buisson, et arrive au bord de l'eau. La berge est vaseuse, le lac étroit et long : Camille distingue clairement la maison située de l'autre côté – elle semble tout près – mais à droite, à gauche, les extrémités du lac se perdent. Deux motomarines font des allers-retours d'un bout à l'autre. Ça sent l'essence. Camille approche ses doigts de son nez : ses mains aussi sentent l'essence, le pot d'échappement. Les motomarines, conduites par deux jeunes hommes, se croisent à pleine vitesse devant elle. Les vagues viennent clapoter sur la vase de la berge. Camille se dit : trois nuits.

j'accepte
le réapprentissage
quotidien
de la déchirure :

corder le bois
trouver ma place

Camille a offert son aide à Lucie plusieurs fois, mais celle-ci a refusé, souriante, en assurant qu'elle s'occupait de tout. Le comptoir est encombré de légumes, d'emballages vides, de bouteilles. Dehors, la table est déjà mise. Pierre, Michel et Denis se tiennent autour du barbecue. Sonia fume, assise dans l'herbe. Camille va la rejoindre.

Camille essaie : « ça fait du bien d'être ici. » Sonia lui répond que oui, ça fait du bien, que c'était nécessaire, qu'elle n'a jamais été aussi épuisée. Sonia fait la liste de ses soucis au bureau. Camille ne comprend pas tout : elle ne sait même pas où travaille Sonia. Elle écoute. Elle hoche la tête. Elle est d'accord avec Sonia. « Et à la maison je ne peux jamais me reposer parce que c'est toujours en désordre ! » Camille dit qu'elle comprend. Sonia explique : si seulement elle avait une armoire de plus, une armoire en long, dans laquelle elle pourrait ranger le balai, les choses qui traînent, la maison aurait l'air propre. « C'est pas trop demander. » Elle attend que Camille lui dise non, ce n'est pas trop demander. Mais Camille ne dit rien. Sonia allonge le bras vers son paquet de cigarettes. « Toi, t'as quel âge de toute façon ? »

Camille serre la taille de Pierre. À chaque accélération de la moto, elle se sent tirée vers l'arrière, comme si son corps ne suivait pas. Sur l'autoroute, la circulation est dense : les gens reviennent de vacances. Pierre et Camille sont entourés de fourgonnettes, de roulottes, de véhicules tirant des bateaux à moteur qui resteront sur leur remorque jusqu'à l'été prochain.

En avant, ça bloque ; Pierre doit mettre le pied à terre. Camille regarde la voiture familiale qui s'immobilise à côté d'eux. Sur le siège arrière, une jeune fille rousse, le visage rougi par le soleil, dort. Sa bouche est ouverte. La jeune fille est appuyée sur la glacière, entourée par les gilets de sauvetage et les serviettes de plage. Camille regarde les bras de la jeune fille ; puis ses épaules. Puis sa poitrine. Jusqu'à quel âge peut-on dormir la bouche ouverte sans que ça ait l'air fou ? Sans que ce soit répugnant ? La fille bouge dans son sommeil, fronce les sourcils. La moto redémarre. Camille se rattrape au dernier moment.

nous nous taisons sur
un petit mal
gardé comme un trésor
avec les cartes de hockey et les papiers de bonbons
dans la boîte en fer
avec les cailloux polis
les images découpées

je dis
il ne faut pas réparer la faute
remplacer la poignée de porte cassée

Louise a croisé Josée au centre de conditionnement physique où elle se rend parfois pendant sa pause. Elles se sont tout de suite reconnues et saluées. Elles ont pris des nouvelles l'une de l'autre ; ça faisait longtemps. Louise est toujours avec Richard, Josée en est à son deuxième mariage. Elles réalisent qu'elles travaillent dans des immeubles voisins. Elles ne se sont pas entraînées ce jour-là.

Avant de se quitter pour retourner au bureau, elles ont échangé leurs coordonnées et ont promis de se revoir. En rentrant travailler, Louise s'est demandé pourquoi elles s'étaient perdues de vue. Des querelles d'adolescentes, sûrement.

Une semaine après leur rencontre, Louise décide de contacter Josée. D'abord, elle imagine prendre un café avec elle près de leur lieu de travail. Mais elle préfère l'inviter chez elle, avec son mari, samedi ou dimanche soir. Louise pense : je serai sur mon terrain. Elle compose le numéro de téléphone de Josée. Ça sonne.

Richard est allongé sur le canapé devant la télévision. Il coupe le son. Louise s'est enfermée dans la cuisine pour faire son appel. Il entend les exclamations aiguës de Louise. Il se dit : ça va être le genre de soirée où les femmes discuteront entre elles et où les hommes devront parler de choses d'hommes. Richard pense au garage, au cabanon. Si seulement j'avais quelque chose – une moto – à montrer...

Louise raccroche. Le rendez-vous est pour dimanche. Elle regarde autour d'elle : des choses à épousseter, à replacer. Des choses à cacher. Elle observe le tableau suspendu dans la salle à manger et se demande ce qu'en pensera Josée.

Richard se redresse, met un coussin derrière son dos. Il ne veut pas vraiment de moto. Les acteurs bougent, silencieux, sur l'écran du téléviseur. Richard ferme les yeux.

nous nous reconnaissons terrestres
fragiles et nommés

nous devons faire semblant
de parler la même langue
d'être emplis des mêmes mots

nous restons là à nous demander
en secret
qui a inventé l'autre
et pourquoi

Louise est en train de disposer les couverts lorsque ça sonne. Richard lui prend les assiettes des mains : « je m'en occupe, va ouvrir. »

Louise fait entrer Josée et son mari, et referme la porte. Josée regarde Louise de haut en bas, puis de bas en haut. Louise croise les bras sur son ventre. « Louise, je te présente Jean-Philippe. » Pendant qu'elle serre la main de Jean-Philippe, elle surveille Josée du coin de l'œil. Elle les invite à passer au salon. Josée tend un sac à Louise : « j'ai apporté des verrines pour le dessert, il faudrait les garder au frais. »

Josée et son mari sont assis côte à côte sur le canapé. Richard entre dans le salon, se présente, et leur propose du vin blanc. Il disparaît dans la cuisine et revient avec quatre coupes et une bouteille qu'il dépose sur la table basse. Il sort.

Louise frissonne dans sa robe légère. Elle demande à ses invités s'ils ont froid. Ils répondent non, ça va, il n'y a pas si longtemps on dormait la fenêtre ouverte. Louise rougit. Elle revoit la façon dont Josée l'a regardée en entrant. Louise se lève pour augmenter le volume du système de son. Josée bat la mesure avec son pied. Louise remarque le bas de nylon beige qui plisse sur la cheville de Josée. Personne n'a touché aux pistaches.

Richard entre en amenant avec lui des odeurs de cuisine : « On en a encore pour une vingtaine de minutes. » Quelqu'un dit « bon ! » Richard s'assoit. La conversation ne reprend pas.

Louise se rappelle que Josée avait été étonnée qu'elle lui téléphone, comme si elle n'y tenait pas. Elles s'étaient promis de se revoir. Elle se dit : Richard a tout gâché. C'est son commentaire qui a fait taire tout le monde. Le silence s'est installé, insurmontable. Josée étire le bras vers la table basse, prend sa coupe de vin. Le vernis rouge sang forme une croûte autour de ses cuticules. Pourquoi avaient-elles arrêté de se voir ?

Louise est paralysée dans son fauteuil. Elle n'arrive plus à lever sa coupe. Elle pense : la soirée s'écroule. Même la musique se désintègre. Richard, s'il te plaît Richard, lève-toi et va changer de disque. Louise ferme les yeux. Richard fixe le téléviseur éteint.

tu ne m'entends pas entrer
je surprends sur ton visage
une expression que je ne te connaissais pas
un abandon
secret

tu me vois
et retrouves tes traits
je m'assois face à toi
poreux
donné

nous entendons à travers le mur
le voisin
qui crie *arrête* à son chien

Camille entre dans le restaurant. Une hôtesse lui demande si elle vient seule. Camille balbutie en regardant autour d'elle. Elle aperçoit, au fond de la salle, Pierre qui est déjà attablé avec ses deux amis.

Pierre fait les présentations, puis Camille s'assoit à côté de lui. Il dit : « tu t'es parfumée pour l'occasion ? » Camille lève les sourcils, entrouvre la bouche, puis baisse ses yeux sur la carte des vins. Elle s'aperçoit qu'elle n'a pas retenu les noms des deux hommes.

Durant le repas, Camille essaie en vain de prendre part à la conversation. Cela fait de longues minutes qu'elle n'a pas dit un mot. Un des amis de Pierre raconte une anecdote : une gaffe gênante qu'il a faite au travail. Camille éclate d'un rire sonore. Elle s'arrête net. La conversation reprend. Camille porte la main à son front, lisse ses cheveux.

Après le dessert, tous les quatre entrent chez Pierre pour prendre un dernier verre. Les trois hommes se mettent à fumer des cigarillos. Camille se dit : « avec tout ça, mes cheveux sentiront le tapis de motel. »

Un des amis de Pierre finit par s'adresser à Camille. « Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? » Camille parle trop vite, elle trébuche sur les mots. Pierre la surveille du coin de l'œil. Camille respire, reprend plus lentement. Ses yeux se posent sur l'autre homme, qui est en train de se curer les ongles à l'aide d'un bout de papier plié. Camille détourne la tête et se tait.

intacts
au milieu de l'incendie
nous accueillons
des machines légères
nos nouveaux squelettes

enfin les visages
dans leurs traits uniques et mobiles
s'ouvrent

Pierre, allongé sur son lit, tend le bras vers la fenêtre. Il soulève le coin du rideau. Le soleil est déjà bas, la fin de semaine se termine. Il entend Camille, à la cuisine, fouiller dans les armoires. Un tiroir se referme, les ustensiles s'entrechoquent.

Se sentirait-il mieux s'il quittait la ville ? Il presse ses paumes sur ses yeux. Il a des visions de champs, d'autoroutes, d'embouteillages, de vaches qui regardent les voitures immobilisées. Il voit un fermier qui abat tout son troupeau avant de se donner la mort, il imagine des étables qui brûlent, des chevaux qui hennissent, des routes qui s'effondrent, des villes ensevelies sous des glissements de terrain. Il croise ses mains sur sa poitrine.

Pierre entend l'ouvre-boîte, la rondelle tranchante qui découpe l'acier. Camille pose un chaudron sur la cuisinière. Un ustensile en métal crisse contre le fond du chaudron. Pierre répète toujours à Camille d'utiliser la cuiller en bois.

dans ta respiration
j'essaie d'entendre
l'appel des morts

des bêtes paisibles bougent sous mes doigts

je te rejoins

Pierre dort. Camille n'aurait pas dû rester aussi longtemps. Avec le soleil qui est en train de se coucher, elle n'aura pas la force de rentrer chez elle. Elle se lève, ferme derrière elle la porte de la chambre de Pierre et marche vers la cuisine sans faire de bruit.

Elle trouve une boîte de soupe aux pois dans le garde-manger. Elle fouille dans les tiroirs à la recherche d'un ouvre-boîte. Elle finit par le trouver sur le comptoir. Elle lit les instructions sur l'étiquette : ajouter une pleine boîte d'eau, réchauffer et servir.

Ça éclabousse : des gouttes jaunes sur la cuisinière blanche. Camille prend une cuiller et remue le contenu du chaudron, toujours vers la droite. « Si je tourne toujours du même côté... » Elle se demande ce qu'elle pourrait souhaiter, quel vœu elle voudrait voir s'accomplir.

si la tondeuse démarre du premier coup
je vivrai longtemps

si le clignotant s'allume et s'éteint
un nombre impair de fois
je n'aurai pas d'accident

si je passe sur la lumière rouge
sans regarder
je n'aurai plus peur

Un son court et strident éveille Sonia. Elle ouvre les yeux, tend l'oreille. Il fait encore nuit. Le chasse-neige passe dans la rue, le gyrophare orange illumine la chambre. Encore une fois le son : c'est le détecteur de fumée. Il doit falloir changer la pile. Sonia se lève, va à la cuisine, prend un tabouret et le pose sous le détecteur de fumée. Elle se hisse sur le tabouret et réussit à enlever la pile de l'appareil, puis elle retourne dans ses draps encore chauds.

La déneigeuse a tourné sur la rue voisine. Sonia se souvient d'une lettre que sa nièce lui avait envoyée quand elle avait sept ou huit ans. Sa nièce lui racontait sa journée en classe de neige. C'est la seule lettre que Sonia a reçue d'elle. Ça devait être un exercice pour l'école.

Sonia ne s'endort plus. Elle écoute les grattoirs, les pelles, les moteurs qui tournent, la neige qui crisse sous les pneus. Quelle heure est-il ? Le soleil n'est toujours pas levé. Elle ne veut pas tourner sa tête vers le réveil. La journée avance vers elle, vierge, vide – toute une journée.

l'accoutumance rouille à nos poignets
paisible
impardonnable

Pierre et Camille ont fini de manger. Ils ne veulent pas sortir tout de suite. Ils commandent deux allongés. Alourdis par le repas, ils se laissent envelopper par la rumeur des conversations, les allées et venues des serveurs. Dehors, les flocons se détachent sur le ciel noir. Camille pourrait s'endormir.

Elle veut repousser le moment où ils partiront, où ils seront seuls à nouveau. Elle resterait ici, à la vue de tous, à table avec lui. Elle voudrait dire : regardez, je ne suis pas juste une serveuse. Regardez-moi : je suis avec un homme. Quand Camille et Pierre se retrouvent seuls, ça ne fonctionne plus.

Pierre demande l'addition pendant que Camille passe aux toilettes. Elle se lave les mains, replace ses cheveux, gratte la tache de mascara sous son œil. Elle se dit : je pourrais partir maintenant.

Pierre et Camille mettent leurs manteaux, leurs foulards, leurs gants, et sortent. La neige n'a pas cessé de tomber. Camille renverse la tête. Des flocons se prennent dans ses cils.

Elle touche l'épaule de Pierre : « regarde ! » Elle pointe, de l'autre côté de la rue, la fenêtre illuminée du dixième étage d'un hôtel. Deux silhouettes se détachent sur le rectangle lumineux. Pierre prend Camille par la taille. Ils fixent la fenêtre en silence. En haut, les silhouettes se rapprochent, se prennent par la taille. Pierre et Camille ne bougent plus.

si je ne mange pas aujourd'hui
si je ne mange pas demain
je n'aurai plus peur

Le fleuve devant la halte routière est calme. Il a pâli peu à peu, brumeux et gris. La musique qui jouait dans une des voitures s'est arrêtée. Les conversations se sont espacées.

Les hommes se lèvent, s'étirent. Ils regardent par terre, ramassent leurs paquets de cigarettes, laissent les canettes. Ils marchent vers le stationnement et leurs chaussures se mouillent dans la rosée. Les pare-brise sont couverts de buée. On dit on se reverra au barbecue chez Mel jeudi. Les voitures démarrent. André reste devant la sienne, Dubé à côté de sa moto. André regarde sa montre : le *diner* est déjà ouvert. On y va ?

Au *diner*, deux policiers en uniforme sont les seuls clients. André et Dubé entrent. Ils parcourent le menu en silence. Dubé voit un des policiers jeter un regard vers leur table puis parler à son collègue, bas. L'autre se retourne pour regarder à son tour.

Dubé ramène ses yeux sur le menu. La serveuse apporte deux cafés, deux verres d'eau, et demande s'ils sont prêts à commander. André passe sa commande. Dubé fixe les publicités imprimées sur le napperon de papier. La serveuse demande « et pour toi ? » Dubé sursaute : « la même chose. » Elle repart avec les menus.

André classe les sachets de sucre par couleurs en jetant des coups d'œil vers Dubé. Il retient sa respiration, puis il expire. Leurs plats arrivent : toasts, bacon, œufs brouillés, patates. La serveuse apporte une bouteille de ketchup et un panier de portions individuelles de confiture et de beurre d'arachide. Elle repart en leur souhaitant bon appétit. Dubé noie ses œufs dans le ketchup.

André regarde son assiette et dit : tu sais on devrait arrêter d'en parler comme d'un accident. Ils se mettent à manger sans plus relever la tête. La serveuse revient et leur demande si tout est à leur goût.

Dubé sort son paquet de tabac de sa poche et s'assoit. André fouille dans les armoires de la cuisine, fait claquer les portes. Il finit par trouver deux tasses dans l'évier. Il les rince et les dépose sur la table, à côté de la bouteille de porto reçue en cadeau. La table est recouverte d'emballages chiffonnés, de prospectus, d'assiettes où finissent de sécher un bout de steak, du sang mêlé au beurre, des patates pilées. Une croûte rouge-brun s'est formée sur une fourchette.

André tire à lui une chaise et s'assoit. « Ça va ? » Dubé finit de rouler sa cigarette, lèche le papier, l'allume. André remplit une tasse Marineland et la met devant Dubé. Il se garde la tasse bleue sur laquelle il est écrit Niagara Falls. Il ne sait pas d'où viennent les tasses. Il les a toujours eues.

Le porto n'est pas assez sucré. André regarde sa tasse : une pellicule grasse recouvre la surface du liquide. Il tire une boîte de biscuits enfouie sous des journaux. La boîte est vide. Il la remet sur la table.

Dubé pousse sa chaise, se lève, éteint sa cigarette dans sa tasse. Le mégot flotte. Jusqu'à quel âge peut-on manger des biscuits ? Dubé a mal au cœur. Des biscuits, des évier pleins, des portes d'armoires qui ne ferment plus : pour combien de temps, encore ?

s'il te plaît
dis-moi où ça casse
en échange
je t'offrirai des chansons nulles
de la verroterie

André prend Dubé par le bras. Il l'emmène vers le balcon. Il ouvre la porte. L'air froid, chargé de flocons, s'engouffre dans l'appartement. André jette un coussin dans la neige pour qu'ils puissent sortir sans se mouiller les pieds. La tempête n'est pas encore finie. La neige s'étend partout, épaisse et lourde comme un matelas mouillé.

nous nous sommes retirés
dans une maison froide
nous laissons la clarté
émaner de nous

nous distinguons enfin
les différentes qualités du silence

il aura fallu beaucoup de disparitions
de pertes
de fusils de chasse
qu'on range chargés

Dubé souffle les bougies plantées par sa mère dans le glaçage blanc. Quelques bâtonnets de cire – le compte n’y est pas. La mère de Dubé a oublié à quel moment elle a cessé d’utiliser le bon nombre de bougies.

Elle regarde ce qu’il y a sur la table et imagine les gestes qu’elle aura à faire lorsqu’elle se lèvera. Essuyer le couteau sur le bord du pot de moutarde, empiler les assiettes, rassembler les restes dans l’assiette du dessus en les poussant avec le dos d’une fourchette. Ramasser les bougies et les remettre dans leur petite boîte de carton avec les autres : certaines encore neuves et d’autres, plus courtes, à la mèche noircie.

sommes-nous traversés
de lumière et de vent
de poussière
de nids d'hirondelles
d'œufs bleus de merle
brisés
comme la vieille grange ?

La mère de Dubé débarrasse la table des assiettes, des fourchettes, des couteaux, des verres. Elle les place dans le lave-vaisselle. Elle passe un linge humide sur la nappe en plastique pour ramasser les miettes, faire disparaître les taches. Elle secoue le linge au-dessus de l'évier. Par la fenêtre, elle voit la maison du voisin. Le revêtement en aluminium est troué par le rectangle lumineux de la fenêtre. Le voisin passe, disparaît. La neige enveloppe la maison. Il fait noir.

La mère de Dubé recouvre les restes de table de pellicule plastique : poulet, carottes, petits pois, riz. Os, cartilages, racines.

Elle tourne son visage vers la fenêtre. Le voisin a éteint. La mère de Dubé ne voit plus ce qui se passe de l'autre côté.

je ne crains plus
la nuit d'où nous venons
je veux m'étendre sale
dans les draps
des maisons inconnues
les tacher de boue
de sel
j'attendrai
que quelque chose se passe

Dubé sort de la taverne. Il descend sa tuque sur ses oreilles. Des adolescents jouent au hockey sur la patinoire. Les lampadaires du parc éclairent la glace. Dubé s'approche. Des canettes de bière sont enfoncées dans la neige à côté de la bande. Dubé se dit : « ça sera pas long que ça va faire de la sloche. » Il s'assoit sur le dessus de la table de pique-nique presque entièrement recouverte par la neige. Un des joueurs lui jette un coup d'œil. La partie ne s'interrompt pas. Dubé ferme les yeux. Les lames mordent la glace, la rondelle frappe la bande. Les joueurs respirent fort, s'interpellent, poussent des exclamations. Dubé se demande ce qu'on a fait de l'équipement de hockey de son frère.

Il se lève, époussette la neige collée à son jean et reprend sa marche. Lorsqu'il arrive sur le rang, il ne sent plus ses cuisses. Trois motoneiges le dépassent. Il se dit : « encore deux mois avant que je sorte ma moto. » Il s'assoit dans le banc de neige. Aucun lampadaire n'éclaire le rang.

devant la maison
nos bicycles abandonnés
couchés sur le trottoir

dans le garage
juste à côté de nos fantasmes de pendaison
d'asphyxie
un panache d'élan un gros
trophée

les volets s'ouvrent
se referment
sur une phrase impossible

Sur la pelouse de la maison d'à côté, le voisin regarde le ciel, une main sur le front. Sous les pieds nus de Sonia, l'asphalte de l'entrée est brûlant. Quelques notes lui parviennent de la radio dans le garage, derrière elle. Elle pense reconnaître une chanson, mais quelqu'un démarre sa tondeuse. À côté, le téléphone sonne. Le voisin ne bouge pas. Sonia tourne la tête et regarde l'homme, puis regarde la maison, son revêtement beige, son escalier en béton. Les rideaux sont tirés. Le téléphone sonne toujours. La corde à danser de la fille de Sonia trace une ligne rouge dans le gazon.

La sonnerie s'arrête. Quelqu'un a répondu, ou alors le répondeur s'est enclenché.

Sonia ne sait pas si elle a peur que quelque chose arrive, ou qu'il n'arrive rien.

la peinture du perron s'écaille
une mouche se pose sur la marche
à côté du clou
qui a fait fendiller le bois

la lenteur
fait s'ouvrir
l'espace

les pots de conserve traînent
vides
les cœurs-saignants
poussent à l'ombre

Au printemps, la neige fondra en laissant apparaître des plaques d'herbe aplatie. La glace de la patinoire sera de plus en plus mauvaise, jusqu'à ce qu'elle devienne impraticable et qu'on l'abandonne. Les bandes en contreplaqué resteront dans le parc plusieurs semaines après le dégel.

Avec la fonte de la neige, la vieille grange se sera enfoncée un peu plus dans le sol. Comme toi. Un beau jour, dans sept ou huit ans, elle tombera en ruines. Les enfants en feront leur terrain de jeu. Pendant ce temps-là, ta mère aura menti toutes les fois qu'on lui aura demandé si elle pensait à la mort.

Le voisin continuera de tondre le gazon à l'heure des repas – au moment où on veut la paix, dit ta mère.

Elle avance vers le fleuve en serrant contre elle les pans de son manteau long. Le ciel est blanc. L'eau est blanche. L'épave qui rouille à quelques mètres de la rive continue à perdre des morceaux chaque année.

Ses talons hauts s'enfoncent dans le sable. Elle se penche et les enlève. Elle les garde dans sa main et reprend sa marche. Les grains de sable passent à travers son bas de nylon, se logent entre ses orteils. Elle disparaît presque. Tu cries son nom, deux fois. Rien n'est perdu.

entre le bruit du réfrigérateur
et le robinet qui goutte
l'espace se rétrécit

chaque objet raconte
comment nous en sommes arrivés là
les miettes de pain
les assiettes
les bibelots
qu'on garde pour rien
et tes deux mains
croisées
oubliées de toi

tu as échappé un couteau sous la table
les fourmis ont trouvé le pot de confiture
à côté de l'évier

sans cesse
nous allons
en nous amenuisant

Il s'éveille d'un rêve étrange et il a froid. Elle n'est plus dans le lit. Pas de bruit dans la cuisine, pas de bruit dans le salon. Le vent soulève le rideau. La lumière est douce et la rue est calme. Il doit être tôt. Il se racle la gorge, écoute : l'a-t-elle entendu se réveiller ? Rien ne bouge. Les dernières impressions de son cauchemar ne le quittent pas. Il se lève pour les chasser. Mais elles se figent en lui alors qu'il regarde dans chacune des pièces de la maison, toutes vides.

Incapable de sortir de sa confusion, il retourne s'allonger. Son rêve lui revient avec plus de précision. Il se souvient qu'il était traversé par un désespoir qui le paralysait. À la plage, sous un ciel froid, ses proches s'adonnaient à des jeux pour le délester de son mal. Il ne savait même pas pourquoi il était triste.

Il entend la porte s'ouvrir.

nous sommes hantés par la même peur
qui par définition
*ne s'arrête jamais*¹
continuons de faire semblant

nous ne savons pas de qui exiger des excuses
de qui embrasser les paupières

prends ma main
s'il te plaît

¹ Jacques Rancière

La porte de l'entrée se referme. Des sacs de plastique sont déposés sur le carrelage. Elle marche sur la pointe des pieds jusqu'à la chambre et passe sa tête dans l'embrasure. Dès qu'elle l'aperçoit, son visage se crispe. « Je n'aurais pas dû partir pendant que tu dormais. » Elle s'approche et s'assoit sur le lit. Elle prend sa main.

Ils se lèvent et vont vers la cuisine. Elle garde sa main dans la sienne. « Il est trop tôt. Les stands du marché ne sont pas encore montés, mais j'ai quand même réussi à trouver des fraises. » Il l'attire vers lui, la regarde, et s'étonne de comprendre que ce qu'il aime disparaîtra.

ma main se pose et cherche
les battements de ton cœur
une baie abritée

le vent tombe

les pierres
atteignent le fond du lac

Le père de Dubé a les yeux rouges. Il baisse le pare-soleil. Les premiers rayons percent l'horizon. Il soulève le gobelet de café vide, puis le repose.

Il n'a pas arrêté de rouler. Il pourrait être chez lui dans vingt minutes. Mais il décide de faire un détour pour aller voir le trou. Il stationne sa voiture à côté du godet qui marque l'endroit. La pelle, pièce d'une excavatrice gigantesque, est assez grande pour que plusieurs personnes y montent en même temps. Les touristes en profitent pour faire des photos de famille.

Le père de Dubé sort de la voiture et monte sur la passerelle qui permet d'observer le trou de la mine à ciel ouvert. Il regarde le petit étang d'eau bleue tout au fond. Sur la passerelle, un graphique montre comment le trou a peu à peu avalé la ville, chaque fois déplacée plus loin.

Au-dessus du trou, le vent est glacé. Le père de Dubé ne sent plus ses doigts. Il fait demi-tour et retourne dans sa voiture.

Après une dizaine de kilomètres, il voit sur le bord de la route quelque chose de roux, de grand, qui a des spasmes. Il accélère puis, jugeant qu'il s'est suffisamment éloigné, il s'arrête sur l'accotement. Il se dit « c'est un chevreuil. » Il attend quelques minutes, puis repart. Il pense à sa maison, à son lit. Étendu, il pourra écouter les quatre-roues faire du bruit sur les chemins de terre.

des feux de forêt
des restes balayés sous le tapis
ont eu notre peau

dans nos rêves
pas d'éclat
pas de caillou

des choses sans importance
(des vieilles histoires, des fougères)
murmurent pour elles-mêmes
et celles-là, on les aime, on les aime
quelle joie, quelle obscénité

LANGUES DISCRÈTES

*I am moved by fancies that are curled
Around these images, and cling :
The notion of some infinitely gentle
Infinitely suffering thing.*

*Wipe your hand across your mouth, and laugh;
The worlds revolve like ancient women
Gathering fuel in vacant lots.*

T. S. Eliot

Ascension

Pour aller à Fermont, il faut prendre la route 389 qui commence à Baie-Comeau. Vous regardez une dernière fois le fleuve – presque la mer à cet endroit – avant de partir pour 570 kilomètres, plein nord, sur une route isolée dont la moitié n'est pas asphaltée. On y croise seulement deux stations-service, mais plusieurs centrales hydroélectriques, dont Manic-5 : le gigantesque barrage Daniel-Johnson. C'est sa construction, en formant le réservoir Manicouagan, qui a fait apparaître l'île René-Levasseur : cette trace circulaire au centre du Québec, masse ancienne d'une météorite.

Vous roulez depuis presque trois heures lorsque vous apercevez le barrage. Il se révèle à la sortie d'une courbe, surgissant au-dessus des épinettes, immense et improbable dans ce paysage qui semble par ailleurs intact. Vous vous approchez, il enfle, devient une cathédrale, ou plutôt une muraille. Vous pensez qu'il ne peut pas devenir plus colossal encore, qu'il faut que ça cesse, mais ça ne s'arrête pas. Vous vous dites : c'est impossible.

Pourtant vous contournez la muraille, vous dépassez le barrage.

Manic-5 marque la fin de la route asphaltée. Vous voyez un grand panneau sur lequel est dessiné le trajet de la route 389. Des voyants lumineux clignotent quand certains tronçons sont fermés à cause des mauvaises conditions météo.

Devant vous, la route de terre semble monter vers le ciel sans se presser. Dans le rétroviseur, le barrage rétrécit. Vous troquez l'immensité de la construction humaine pour l'immensité de la Côte-Nord.

Des camions vous doublent à des vitesses effrayantes en soulevant des nuages de poussière. La petite voiture de location est bombardée de sable et de gravier, vous devez ralentir. Vous vous dites que vous auriez dû louer un 4x4.

Vous passez le 51^e parallèle. Vous ouvrez une bière. Rien d'autre en vue que des épinettes noires, beaucoup de lacs, des pylônes électriques, quelques cicatrices de coupes à blanc. Du gravier, des nuages.

Au kilomètre 391, un panneau indique « Site de l'ancienne ville de Gagnon ». Autour, rien.

Les arbres sont un peu plus clairsemés, à peine.

Soudainement, deux kilomètres plus loin, la route redevient asphaltée. Un boulevard moderne, quatre voies... mais rien d'autre. Le paysage ne paraît pourtant pas différent de celui que vous avez traversé jusqu'ici. Vous voyez les trottoirs, les bouches d'égout, les indentations qui indiquent l'emplacement des maisons ou des commerces de Gagnon; mais la ville demeure invisible. Un boulevard en pleine forêt boréale, à près de 400 kilomètres de la ville la plus proche : vous n'y croyez pas.

Malgré le panneau qui marque le lieu, il est difficile de croire que s'élevait là une ville complète avec ses écoles, son hôpital, son église, son centre commercial, son aréna, plusieurs rues, plusieurs quartiers. Cette ville, dont l'économie reposait exclusivement sur l'extraction du fer, a été fondée en 1960. Une vingtaine d'années plus tard, elle a été détruite devant ses habitants. C'est la compagnie Québec-Cartier, pendant ce qu'on a appelé la crise du fer, qui a décidé de fermer la ville.

Gagnon n'a jamais été accessible par le réseau routier. On s'y rendait en train ou en avion. L'aéroport, la gare ont été détruits avec le reste. Les habitants ont dû vider leurs maisons et laisser les excavatrices et les bulldozers faire disparaître les traces de leur existence. Seul le clocher de l'église a été préservé, et transporté à Fermont.

Vous coupez le moteur, sortez de la voiture. Vous longez le boulevard en tentant d'imaginer la ville il y a 40 ans, en vain. Vous ne parvenez pas à faire surgir de la terre ce qui y a été enfoui. Sous vos pieds, une bouche d'égout. Vous tendez l'oreille : de l'eau coule toujours dans les canalisations.

Les mouches vous ont repéré, vous retournez dans la voiture.

On ferme une ville comme on ferme un commerce. Les résidents s'arrangeront. Ils trouveront du travail ailleurs. Ils trouveront une maison ailleurs. Ils pourraient s'installer dans cette autre ville minière, justement. Pourquoi pas?

Pour certains des quelque 4 000 résidents, c'était la solution. Ils se sont déplacés un peu plus loin, 200 kilomètres plus au nord. Vous les suivez.

En quittant Gagnon, vous avez une pensée pour les travailleurs : durant une grève, ils ont pavé une partie de la 389; 90 kilomètres en tout, donc 90 kilomètres de moins à faire sur le gravier.

*

Vous passez le 52^e parallèle. Vous ouvrez une autre bière. C'est ici que commence la taïga. Devant vous, les épinettes noires sont de moins en moins hautes, la mousse et le lichen blanchissent les collines. Les pylônes électriques continuent de défigurer le paysage. Vous croisez quelques téléphones d'urgence, des camions. Des lièvres.

L'image de Gagnon ne vous quitte pas. Une ville-fantôme : pas de traces, outre la pancarte lugubre et un trottoir en pleine taïga. Pour s'assurer de la fermeture de la ville, il

a fallu détruire les bâtiments, effacer tout ce qui témoignait du passé de cet endroit, empêcher toute possibilité de retour. La mémoire ne s'incarne plus dans ce lieu sinon comme manque, comme béance. En envoyant les bulldozers, on n'a pas seulement détruit les constructions; on a effacé la mémoire de ce lieu, le souvenir du projet communautaire qui s'y est brièvement érigé, et la ruine qui en a résulté.

Pourquoi cet oubli imposé? Il n'est pas anodin : on comprend bien pourquoi une compagnie minière ne souhaite pas commémorer la violence du déracinement qu'elle a infligé à ses travailleurs et à leurs familles. Et puis Gagnon n'est pas un cas exceptionnel : toutes les villes mono-industrielles, dès leur fondation, portent en elles la menace de leur anéantissement. Fermont aussi, et c'est là que plusieurs se sont établis après avoir quitté Gagnon. Vous voudriez dire : comme si de rien n'était. Mais ça ne se dit pas.

Les gens décrochent-ils les photos qu'ils ont mises sur les murs avant que leur maison ne soit démolie? Apporte-t-on avec soi les tulipes artificielles de la cuisine avant d'évacuer la ville? À quelle profondeur sont enfouies les maisons de Gagnon? Comment les mots résonnent-ils sous terre?

Au kilomètre 540, avant d'arriver à Fermont, apparaissent à l'horizon des montagnes de déchets miniers : des enchaînements de falaises grises où rien ne pousse. Elles barrent l'horizon, encerclent votre voiture. C'est tout ce qui reste du mont Wright, où se trouve la mine exploitée par Arcelor-Mittal, anciennement Québec-Cartier. Les collines recouvertes de lichen et les épinettes rabougries ont fait place à des montagnes de roche inutilisable : le « stérile ». Sur l'une d'elles, à l'horizon, un camion a l'air d'un jouet dans un bac à sable. Vous pensez : il faut bien mettre la roche quelque part pour continuer à creuser. La route longe la mine, devient sinueuse, croise à plusieurs reprises le chemin de fer qui transporte le minerai vers Port-Cartier. Au détour d'un virage serré, vous êtes frappé par une vision inhabituelle, inquiétante : un lac dont l'eau, opaque et boueuse, est d'un rouge vif. C'est quelque chose que vous n'avez jamais vu, pas même en photo. Vous avez du mal à croire que cette étendue rouge est liquide. Ça vous rappelle les pastilles de gouache que vous utilisiez à l'école primaire. Il fallait mouiller un pinceau puis frotter. Rouge. Même intensité de la couleur, même texture, même opacité.

Puis Fermont, finalement, à la frontière du Labrador. La fin du réseau routier du Québec; autant dire le bout du monde. Il est 19 heures, le soleil est encore haut et ne se couchera pas avant 23 heures, pour se lever entre 3 et 4 heures du matin. Un gros camion jaune vous accueille à l'entrée de la ville, installé au milieu d'une aire de pique-nique – symbole presque règlementaire dans les villes minières. Derrière lui, ce Mur de plusieurs étages, qu'on dirait surgi de nulle part, planté au milieu de la taïga.

Le Mur : un édifice en forme de « V », long de 1,8 kilomètre, dont la pointe est orientée vers les vents dominants de façon à en protéger la ville. Mais ce mur-écran n'est pas qu'une simple muraille : c'est un complexe d'habitations, de commerces et de bureaux qui permet à certains de ses habitants d'y vivre sans jamais avoir besoin d'en sortir. Le Mur comprend plus de 400 logements, deux écoles, l'hôpital, la piscine, le salon de quilles, le bureau de poste, le poste de police, plusieurs agences de voyage, l'unique bar de la ville – un bar de danseuses nues – bref, tous les commerces, exception faite de la station-service. Autrement dit, si on habite, étudie ou travaille dans le Mur, c'est-à-dire si

on ne fait pas partie de la moitié de la population qui se rend chaque jour à la mine du mont Wright, on peut vivre sans jamais avoir à mettre le nez dehors. Cette planification urbaine peut paraître pratique dans un lieu qui connaît 8 mois d'enneigement par année et où les températures descendent sous les -40 degrés, mais l'efficacité et la standardisation qu'elle incarne n'en demeurent pas moins troublantes.

Le jour de votre arrivée, c'est le 1^{er} juillet; la couronne de Noël n'a pas été décrochée du point central du Mur, où se trouve le poste de la Sûreté du Québec, comme pour vous rappeler qu'il fait froid à l'année, ici. Quand vous vous êtes arrêté pour faire le plein au relais Gabriel, vous avez entendu dire que ça fait seulement deux semaines que les lacs ont complètement dégelé.

Entre les deux bras du Mur, des maisons basses, colorées, sont alignées sur de courtes venelles. C'est là que s'étendent, protégés du vent, les bungalows préfabriqués et « complexes pour célibataires » densément cordés, disposés ainsi à la fois pour le confort des citoyens et pour faire baisser les coûts de construction. Mais l'écran cache encore autre chose : l'isolement qu'implique l'éloignement, et le fait que cet isolement soit couplé à une extrême proximité de tous les habitants, qu'ils résident à l'intérieur du Mur ou derrière celui-ci. Pourtant, les discours au sujet du mur-écran occultent les conséquences de ce type d'organisation urbaine et affichent à la place un étonnant enthousiasme de commande – on va même jusqu'à parler à son sujet d'« œuvre d'art² ».

Ce que cette ville incarne sans nuance, c'est une logique de rentabilité et d'exploitabilité poussée à l'extrême. Dans les villes mono-industrielles en général, et peut-être à plus forte raison dans les villes minières, on est témoin d'un effet de loupe : la violence du capitalisme, sous le verre grossissant de l'exploitation minière, y est plus massivement

² Pour voir à l'œuvre ce discours glorificateur, on pourra se référer à l'épisode sur Fermont de l'émission *Écrous et boulons* diffusée à la chaîne de télévision Historia (2011). C'est une émission qui s'attarde avant tout aux aspects techniques de la construction du Mur, avec un tel décalage par rapport aux considérations humaines, sociales, environnementales et psychologiques que cela en devient presque surréel.

évidente qu'ailleurs. Ces villes témoignent d'une consommation sans frein, jusqu'aboutiste. Leur érection correspond à un recul inexorable de la nature, de l'humain, du lien social. Il n'y a pas, dans cette industrie, de souci (ni de possibilité) de renouvellement des ressources, comme il y en a dans l'agriculture (quoique de moins en moins) : ce qui se présente à la place, c'est une dilapidation qui n'aura de fin que lorsque la terre sera vidée de tout.

À un moment donné, en vous déplaçant vers la droite, vous remarquez un clocher qui dépasse de l'autre côté du Mur : celui de l'ancienne église de Gagnon, transplanté lors de la fermeture de la ville en même temps que certains des travailleurs.

Péremption

Le désastre prend soin de tout.

Maurice Blanchot

L'intention « communautaire » à la base de la fondation de Fermont en 1974 s'est complètement volatilisée. Ni là, ni dans aucune des nouvelles exploitations minières, les compagnies ne tentent d'implanter des communautés, des familles; elles préfèrent une « nouvelle tendance³ » qui porte le charmant nom de « camps de travail⁴ ». Depuis la construction du Mur, le cours du fer a augmenté et la ville a grossi. L'hôtel est plein à l'année, et l'écran ne suffit plus à protéger les nouvelles constructions. Des campements de tôle et de contreplaqué poussent en périphérie de la ville pour héberger des travailleurs, le temps d'un contrat seulement. Ainsi, la population de la ville ne cesse d'augmenter, mais la proportion des citoyens qui ont une adresse permanente à Fermont est en chute libre.

En vérité, même ces citoyens de longue date, qui habitent à Fermont avec leur famille, qui y ont élevé leurs enfants, n'y sont pas installés pour toujours. Une fois à la retraite, les anciens employés doivent quitter la ville, remettre les clés de leur appartement à la mine, puisque rien ne leur appartient. Mis à part quelques logements réservés aux travailleurs du centre de santé ou de la commission scolaire, tout appartient à la compagnie. La retraite n'existe pas à Fermont – comme le chômage, d'ailleurs.

³ Marie-Ève Lacas, « Des villes veulent surmonter leur dépendance », *Radio-Canada*, en ligne, 18 février 2009, <http://www.radio-canada.ca/regions/est-quebec/2009/02/18/001-dependance_mines_villes_nord.asp>.

⁴ *Idem.*

Pourtant, les architectes impliqués dans la construction du Mur, les constructeurs, la mairesse de la ville, tous s'entendent pour dire qu'ils sont parvenus à réunir les conditions nécessaires à la formation d'une véritable communauté. On peut en effet considérer ces belles intentions comme une amélioration par rapport à la logique *fly in, fly out* (ou plus franchement encore, *get in, get rich, get out*) qui prévaut dans plusieurs villes minières, exploitations forestières, etc. On se félicite d'avoir construit une ville qui offre un semblant de vie communautaire, on souligne les espaces de rencontre, les places qui ont été aménagées dans le Mur par les architectes pour éviter qu'il ne soit qu'un long corridor. Par contre, personne ne semble relever la dissolution inévitable qui menace cette communauté artificiellement implantée en pleine région subarctique. Cette supposée communauté disparaîtra dès qu'on aura fini d'exploiter le gisement ou sitôt que le marché n'y trouvera plus son profit. Et encore : le tissu social, déjà fragilisé par les conditions extrêmes (d'éloignement par rapport aux grands centres, d'isolement individuel, de proximité générale), se détériore d'année en année, à mesure qu'augmente le nombre de campements temporaires, lesquels créent à leur tour un déséquilibre au cœur de la ville en y agrandissant le fossé entre deux « classes » de travailleurs.

On travaille pour la mine, puis on s'en va ; en attendant, on fait semblant qu'on mène une vie normale dans un lieu normal, un lieu qui ne serait pas continuellement menacé d'anéantissement. La ville minière opère dans une logique de négation de la mort : on nie la mort éventuelle de la ville, mais aussi la mort de tout un écosystème, la mort d'un paysage vivant défiguré par les montagnes de « stérile » ; la mort d'un lien social, d'un lien à la terre qui ne seraient pas réductibles au rapport marchand.

Cet aveuglement a des racines si profondes dans la ville que Fermont n'a pas de cimetière. *Pas de cimetière*. Comme cela a été le cas pour Gagnon, dont on aura effacé jusqu'aux traces, il ne restera plus rien de Fermont. Alors que tout, à Fermont, parle de la mort, on ne peut pas y mourir. La mémoire, là non plus, n'est pas possible. De toute façon, de quoi pourrait-on se souvenir ? Qu'y aurait-il à commémorer ?

Dans l'épisode d'*Écrous et boulons* consacré à la prouesse architecturale que constitue le Mur, aucun lien n'est établi entre la disparition de Gagnon et la fin inéluctable de Fermont. Dans le souci de tracer un arrière-plan historique à la construction du Mur, l'animateur présente brièvement d'autres villes minières nordiques. Gagnon devient le contre-exemple : on déplore sa planification urbaine digne d'une banlieue, son aménagement qui ne tenait aucunement compte du climat. Des images tournées lors de la fermeture de la ville montrent des gens amers, tristes de perdre leur maison et leur lieu de vie. Ils regardent la caméra, ils disent se sentir floués. En arrière-plan, une excavatrice défonce le toit d'une maison. La narration enchaîne en expliquant que plusieurs des habitants de Gagnon ont été déplacés à Fermont. On n'évoque pourtant jamais la possibilité que l'histoire se répète. De combien d'années retarde-t-on la mort? À quel point la fait-on reculer?

Il est chaque fois question de prendre des mesures pour diversifier l'économie de telles villes, comme Wabush, Labrador City et bien sûr Fermont, idée à laquelle on pourrait être tenté d'applaudir; mais les compagnies minières, elles, s'assurent plutôt du contraire. Les campements temporaires sont moins coûteux pour la compagnie qui, de cette façon, n'a pas à bâtir puis à détruire une ville après avoir vidé un bout de terre de ses ressources, ou à déménager des quartiers entiers lorsque la mine prend de l'expansion.

Le cas des villes minières n'est pas unique : toutes les villes mono-industrielles qui, à cause de l'éloignement, sont dans l'impossibilité de diversifier leur économie connaissent cette même menace d'anéantissement. Certains villages agricoles gaspésiens, pas assez rentables pour qu'on y maintienne les services minimaux, ont été fermés de la même façon en 1970⁵. Là où ils s'élevaient il y a quelques décennies seulement, la forêt a

⁵ Ces villages sont Saint-Octave-de-l'Avenir, Saint-Paulin-Dalibaire, Saint-Thomas-de-Cherbourg, Saint-Nil. Situés dans l'arrière-pays gaspésien, ils ont été ouverts à la colonisation dans les années 1930 afin de pallier le problème grandissant du chômage. Les colons ont vécu de la coupe du bois d'abord, puis, difficilement, de l'agriculture. Mais, quarante ans plus tard, on leur a dit que leurs villages, pas assez modernes, pas assez rentables, allaient être fermés. Ils ont été forcés de défaire leurs maisons planche par planche, les maisons qu'eux-mêmes ou leurs parents avaient construites; ils ont vu leurs étables ou leurs commerces brûler. Il

maintenant repris ses droits. Il n'en reste plus rien, sinon le ciment des fondations, cachées dans le sous-bois.

fallait s'assurer qu'ils ne reviendraient plus au village. (Kathleen Gurrie, Chloë Rolland et Denise Brassard, *Sur les traces des terres fantômes : arrière-pays gaspésien, septembre 2009*. Montréal, Figura, La Traversée, coll. « Carnets de navigation », no 9, 2001, 95 p.)

Restes

L'absence de restes constitue la négation de la mémoire. Le géographe Guy Mercier, dans un livre d'art qui montre, par le biais de la pratique de quatre photographes⁶, des paysages altérés par l'homme, définit les restes comme suit : « choses rendues inutilisables pour générer une utilité. Choses qui, une fois l'utilité consommée, deviennent inutilisables [et] témoignent de la capacité humaine d'amélioration et de détérioration⁷. » Guy Mercier ajoute que les restes n'ont pas de sens en eux-mêmes, hors le fait qu'ils témoignent de cette consommation et de cette utilisation par l'homme, de cette perte d'utilité.

Quelque chose manque pourtant à cette définition : les restes, dans le témoignage qu'ils portent de la consommation, de l'usure, ne sont pas neutres. Ils ont bel et bien un sens, qui se concentre précisément dans la honte qu'ils nous rappellent.

Des restes : on pense à des restes de table, à des assiettes sales, à des choses qu'on préférerait cacher, dont on voudrait se débarrasser. Le puits d'une mine à ciel ouvert, saisissant par sa démesure, n'est pas une vallée naturelle; les montagnes de « stérile » inutilisable, qu'on essaie vainement de reboiser, n'ont pas le même sens que des monts intouchés, couverts d'arbres ou de lichen⁸.

⁶ Geoffrey James, Alain Lefort, Emmanuelle Léonard et Suzanne Paquet.

⁷ Guy Mercier, « La géographie des restes » In *Terrains vagues. Unspecified*, Québec, J'ai VU, coll. « L'Opposite », 2000, p. 73.

⁸ Guy Mercier, dans *Terrains vagues (op. cit.)*, fait très justement remarquer que les montagnes de déchets miniers, que les habitants des villes minières trouvent si affreuses, peuvent aussi nous permettre d'accéder à une expérience sublime du paysage, tel que le ferait un paysage grandiose et aride comme le Grand Canyon. Certes, il n'est pas impossible d'accéder à une expérience positive de ces lieux dévastés – mais pour cela, un travail doit être fait pour les éloigner de leur sens, pour les en dissocier.

À Thetford Mines, au début des années 1970, le quartier Saint-Maurice a été déménagé au complet, maison par maison⁹, parce qu'il se retrouvait au-dessus d'un gisement d'amiante. Mais le déménagement aura été inutile : l'expansion prévue ne s'est pas produite et, aujourd'hui, les anciennes rues asphaltées se retrouvent en plein boisé. À l'horizon, tout autour, les montagnes de « stérile ». Le cimetière, qu'on ne voulait plus entretenir, a été entouré de clôture Frost et entièrement recouvert de roche concassée – les morts et les pierres tombales toujours en dessous. Sur la roche concassée, les lettres de métal qui restent épèlent des mots : « hommages », « ancêtres », « 1907-1967 ».

Les déchets miniers parlent : il y a eu ici exploitation des humains, pillage de la terre, destruction des écosystèmes, déracinement de vies. On se donne des excuses, on se dit que c'est normal, que c'est le cours des choses, qu'il faut bien gagner sa vie.

Si la disparition des restes est souhaitée, ce n'est pas simplement à cause de leur inutilité; c'est parce qu'ils constituent la trace effrayante, le vestige inacceptable du pillage, de l'abus. Et lorsqu'on efface tout, jusqu'aux restes, c'est cette mémoire de la destruction que l'on perd et, par extension, la connaissance de notre propre fin. En perdant les restes nous nions la mort, puisqu'ils renvoient à la nôtre : « *Voici des restes, comme ceux que nous deviendrons : il n'y a rien à espérer. Voici des restes. Pourquoi serions-nous promis à autre chose¹⁰ ?* »

⁹ Et, comble du *dépressionnisme*, les maisons déménagées ont été relocalisées par « styles » : les bungalows avec les bungalows, les maisons à toit plat avec les maisons à toit plat, les victoriennes avec les victoriennes. Changeant de quartier, les citoyens ont aussi perdu leurs voisins.

¹⁰ Guy Mercier, *op. cit.*, p. 74-75. L'auteur souligne.

Trous

*Ce qui a couvert la terre n'est plus sur elle, mais
dessous; l'excursion ne suffit pas pour visiter la
ville morte, les fouilles sont nécessaires.*

Marcel Proust

Commence à apparaître ce qui fait des trous. Des choses se sont perdues dans le déménagement, dans le déracinement : le lien social; un respect pour la vie; une vie irréductible à l'argent; la décence ordinaire¹¹. Si de ville en ville l'histoire se répète, c'est que quelque chose ne se *pass*e pas. On ne parvient pas à prendre la mesure de ce que l'on a perdu, de ce qui a disparu, de ce dont on ne peut plus parler. Ces disparitions nous laissent sans voix.

Entre Gagnon et Fermont, des tunnels se créent. Des trous dans la terre, oui, mais aussi dans le discours : il nous en manque des bouts. Nous avons désappris la possibilité même de parler des disparitions, des violences discrètes qu'on a réussi à nous faire accepter comme normales. Il n'est pas question ici d'une horreur spectaculaire, de l'« innommable », mais des humiliations, des pertes, des petits drames quotidiens, si quotidiens qu'on ne s'en formalise plus. Et c'est peut-être ce qui rend ces drames redoutables : ils sont ordinaires. Pourquoi, comment alors en parlerions-nous?

¹¹ La *common decency*, concept orwellien que Bruce Bégout traduit par « décence ordinaire », est une forme de conservatisme moral, un *amor mundi* que George Orwell considère comme nécessaire à toute politique révolutionnaire. La décence ordinaire est une bienveillance minimale, la reconnaissance, toute simple, de la valeur de la vie ordinaire. Elle résiste à toute forme d'embrigadement. Au sujet de la décence, Bégout écrit : « Est décent ce qui n'humilie pas l'individu, mais témoigne du respect de sa vie, de ses choix, de ses manières d'être et de penser. » (Bruce Bégout, *De la décence ordinaire*, Paris, Allia, 2008, p. 83.) La décence ordinaire, pour Orwell, va de pair avec un certain rapport au langage; cette idée sera développée plus loin.

*

Le *Arctic National Wildlife Refuge*, la plus grande réserve naturelle des États-Unis, se retrouve depuis quelques années au centre d'une polémique. Située à l'extrême nord de l'Alaska, dans la mer de Beaufort, cette zone protégée renferme une grande quantité de pétrole. Gale Norton, Secrétaire à l'Intérieur sous George W. Bush, était en faveur du projet de forage. Tentant un jour de décrire le lieu pour justifier sa position, elle n'y arrive que par la négative. Devant ce paysage où elle ne reconnaît rien, cette étendue qui ne donne aucun point d'ancrage à son regard, aucun repère pour organiser sa pensée, elle dresse la liste de ce qui « manque », selon une conception étrangère qu'elle surimpose au lieu : « Il n'y a pas d'arbres, il n'y a pas de lacs d'eau profonde, il n'y a pas de montagnes... C'est ce que j'ai vu quand j'y étais... Cette image d'un vide plat, blanc¹². »

Cette perspective en surplomb correspond à l'observation qu'on peut faire de ce lieu à distance, disons par le hublot d'un avion. Ce regard écrase les reliefs, survole sans s'attacher, ne touche rien, ne dit rien. Il tente de vider le lieu de sa spécificité, de ses caractéristiques, pour le réduire à une toundra glacée, un désert blanc. John Hildebrand, l'auteur qui rapporte dans *Harper's* les propos de la Secrétaire à l'Intérieur, émet la supposition suivante : peut-être a-t-on perdu le langage qui permettrait de décrire le paysage au-delà de la terminologie propre aux courtiers en immobilier. La mercantilisation de l'espace mènerait tout naturellement, si l'on ose dire, à une langue mercantile. Et une expérience aigüe de la perte et de la spoliation, telle que générée par

¹² John Hildebrand, « A Northern Front. Seeking Refuge in Oil and in Wilderness », *Harper's*, vol. 307, numéro 1842, 1^{er} novembre 2003, p. 67. (« *There are no trees, there are no deepwater lakes. There are no mountains... This is what I saw when I was there... This image of flat, white nothingness.* »)

les exploitations minières, semblerait mener infailliblement à une langue spoliée, une langue de *job* et d'obéissance, marquée sinon cassée par la logique marchande.

*

Sur ces effondrements secrets, nous nous taisons : la négation de la mort est si forte qu'on ne voit pas comment la pancarte « Site de l'ancienne ville de Gagnon » parle aussi de Fermont, parle aussi de nous.

Des violences discrètes et quotidiennes marquent, profondément, les sujets que nous sommes. Les langues qui nous traversent en portent nécessairement la trace elles aussi. Nous parlons par trous, par évitements, par oublis. Ahuris, nous hésitons, n'arrivons qu'à redire les mêmes mots inadéquats. De renoncement en renoncement, nous réduisons la parole et le dicible au minimum, laissant le reste de côté. Il nous semble avoir atteint le moment où nous ne pouvons plus rien ajouter – ni rien enlever à ce qui reste du parler, du dire – sans que ça ait l'air fou.

Ces langues trouées, lacunaires, nous en faisons l'expérience quotidiennement : l'échange se rompt, la conversation tombe, le silence se fait et il n'est pas habité. Un mot est prononcé, un peu à côté, *ce n'est pas tout à fait ça*, mais nous ne trouvons pas le moyen, la force de nous reprendre, de reprendre l'autre. Ou alors plus rien ne semble approprié, plus rien n'est possible, et nous nous taisons. La marge de manœuvre, déjà étroite, se rétrécit jusqu'à ne plus permettre la respiration.

Ces langues de la difficulté, du renoncement, je les ai d'abord entendues, senties en moi, avant de les reconnaître chez les autres. Elles se signalaient par petits effacements, par grands blocs de silence ou par répétitions des mêmes mots, en strates qui hantaient mon discours intérieur et ma parole. C'est par l'écriture que j'ai pu les approcher en écoutant

ce qu'elles faisaient – marques, rythmes, disparitions. J'ai pu prendre la mesure de l'empreinte qu'elles laissaient dans le texte, dans la voix.

Dans mon atelier, ce qui était un pressentiment, une supposition, a ainsi peu à peu pris la concrétude de l'écrit. Ces langues que j'entendais sont entrées dans le tâtonnement et la reconnaissance d'une pratique. Mes textes veulent rendre compte de ces langues, les accueillir; ils en sont devenus l'incarnation. Ces occurrences d'effacements, d'hésitations, d'erreurs, j'ai dû les nommer *langues discrètes*.

Langues : parce qu'elles demeurent bel et bien, malgré leurs diverses incarnations, indépendantes des sujets qui les portent. Elles existent indépendamment des sujets, elles leur préexistent. Et elles débordent de l'acte de parole. Il faut les imaginer comme des réseaux de tunnels qui se creusent sous la parole, sous le texte, et qui parfois arrivent à la surface, se font jour. Ces langues se reconnaissent : dans des voix différentes, elles traduisent un même rapport au singulier, à l'intime.

Langues *plurielles* parce qu'elles ne se manifestent pas de façon systématique, n'opèrent pas toujours de la même manière, ne sont ni uniformes, ni normatives, ni – encore moins – machiniques¹³. Elles sont diverses et par là constituent un ensemble de singularités. Leurs manifestations sont différentes, uniques, mais rassemblées par la tension radicale qui les fonde, tension qui se situe dans le décalage entre leur volonté de dire et leur incapacité à le faire.

Langues *discrètes*, enfin, de par leur nature même : elles n'ont rien du clinquant, du tape-à-l'œil qui voudrait impressionner, qui, par prouesses et artifices, se manifeste dans la langue comme maîtrise et comme pouvoir. Elles ne portent pas le brillant de l'argent, du

¹³ « Les langues sont des organismes : elles vivent multiples. Dans l'esprit, entre nous, dans l'air – mais aussi sur la page. Elles savent quelque chose d'elles-mêmes ; elles ont leurs sens en elles, qu'elles ne nous communiquent pas toujours ; elles ne sont *en rien* des animaux mécaniques – et *pas du tout* un répertoire d'outils. L'écriture est un indice. Les langues sont des animaux vivants. » Valère Novarina, *Quatrième personne du singulier*, Paris, P.O.L., 2012, p. 124.

nouveau, de la langue qui plaît, qui ravit. Elles ne sont pas traversées non plus par une nonchalance de consommateur, elles ne passent jamais par l'aveuglement, la distraction, la suffisance. Au contraire, elles tendent à s'effacer comme langues, à disparaître dans le décor. Elles apparaissent un instant (c'est une hésitation, ou une note qu'on croit reconnaître), puis passent. Elles sont en quelque sorte mates, d'une sobriété un peu amère.

Elles sont discrètes aussi parce que leurs écarts par rapport à la langue normative ne sont pas si frappants. S'il y a écarts, ils relèvent plus souvent des silences que des confrontations; plutôt des manques que des exubérances. Des bulles d'air remontent à la surface, éclatent mollement. Les langues discrètes ne transgressent pas la norme (ni quoi que ce soit) pour l'ivresse de la transgression; leurs écarts surviennent en fait comme des erreurs, des fautes à dissimuler. Des trous.

De par leur nature même, ces langues ne sont pas faciles à circonscrire : ce sont, littéralement, des langues de la disparition. Elles n'ont rien à elles; elles s'effacent, leurs mots se désagrègent. Et ce repli, au fond, est stratégique : elles existent si peu qu'elles doivent se protéger pour ne pas disparaître complètement.

Les langues discrètes sont ces restes que l'on souhaite cacher, ces résurgences du fond – des apparitions qui parlent. Jour après jour, ces fantômes hantent les silencieux que nous sommes.

Tunnels

*Quand l'atmosphère générale est mauvaise,
le langage ne saurait rester indemne.*

George Orwell

De Montréal à Fermont, on compte 1 200 kilomètres. Vous avez fait un long trajet, et il faut maintenant revenir. Pourquoi avoir traversé ces terrains vagues?

Le rapport entre les villes disparues ou en train de disparaître et les langues discrètes n'est pas direct. C'est un rapport médiatisé – en ce sens justement que son évidence n'est pas immédiate : ce qui les unit n'est pas une équivalence, une comparaison ni même un rapprochement métaphorique. Plutôt, les « modalités » des villes minières se retrouvent dans ce que j'ai nommé les langues discrètes ; leurs modes d'être sont les mêmes, ils opèrent de la même manière. Ce que les villes minières font, les langues discrètes le font aussi. Par soustraction, usure, trous, aliénation. Nous reconnaissons en elles des langues et des territoires qui arrivent au bout d'eux-mêmes, au bout du dénuement, de la petitesse. Tous, inéluctablement, sont traversés par une violence quotidienne, une terreur « normale », commune et terminale.

Les anciens habitants de Gagnon, après avoir vu leurs maisons démolies, sont relocalisés dans une autre ville mono-industrielle. Comme si de rien n'était. Des gens disent, sans vertige : je suis né dans une ville qui n'existe plus. Comment parler de quelque chose comme ça?

J'arrive : je devais passer par Gagnon, par Fermont, parce que les langues qui font surface dans mes poèmes témoignent de la même dévoration, de la même spoliation, de

la même banale violence. Ce sont des langues trouées, minées par l'abus et l'exploitation. Elles portent les marques d'une perte, d'une dépossession, d'une réduction au silence. Ce sont des langues qui connaissent la disparition qui les menace, et qui en prennent acte.

Approchons-nous. Il y a des moments où le texte casse, où la voix casse. Cela n'en marque pas la fin : le texte continue d'avancer. Mais cette cassure l'a transformé. Quelque chose est apparu dont le texte portera l'empreinte. Les apparitions de ces marques, les moments où dans le texte font surface ces cicatrices correspondent à ce que j'ai nommé langues discrètes.

*J'essaie quelque chose, je demande une place.
Pour une fois, parlons de la mort comme de la nôtre.*

Les langues discrètes avancent en terrain miné. Non seulement elles sont fragiles, mais elles se trouvent entourées de ce qui les nie.

Les langues discrètes sont un inconfort de la langue. Mais cet inconfort ne correspond pas exclusivement à leurs « anomalies » lexicales ou syntaxiques; il relève plutôt d'un demi-dire, d'une pudeur. Les langues discrètes sont *à côté*, elles n'aboutissent pas. Elles sont traversées par l'échec.

Voilà leur discrétion : elles ne sont pas affirmatives. Elles sont enfouies, souterraines, elles cachent (mais mal – d'où l'inconfort) un rapport à l'intime que trahit le souffle, la respiration. Elles parlent du fond de la galerie effondrée de la mine; souvent, ces voix écoutent plus qu'elles ne parlent. Elles battent le rythme, marquent les silences, les moments de glissement. De malaise.

Le texte traversé par les langues discrètes porte une empreinte : celle d'une perte, d'un échec. Cette marque, ce reste, n'est pas différent des restes de l'exploitation que l'on souhaite faire disparaître. Elles sont des langues humiliées, des langues honteuses. Elles sont honteuses de trahir un trouble qui, autrement, demeurerait inconnu. Elles sont honteuses de leur fragilité, honteuses de l'échec qu'elles portent. Elles disent peu, et mal, mais c'est déjà trop.

Elles parlent de l'exploitation, mais pas au moyen de tel ou tel mot qu'elles emploieraient. En vérité, elles n'emploient pas de mots, elles ne sont pas des employeuses de mots; c'est leur état, leur qualité qui parle. Et ce qu'elles ont à dire, elles ne le prononcent pas. Elles le portent.

Disparition

Au début des années 2 000, le compositeur américain William Basinski retrouve dans ses archives personnelles des bandes magnétiques qu'il a créées vingt ans auparavant. Ces bandes sont en fait des boucles très courtes – quelques secondes – de musique ambiante qu'il avait enregistrées dans les années 1980. Lorsqu'il décide de les numériser, il s'aperçoit que son appareil dégrade les bandes à chacun de leurs passages : petit à petit, en quelque sorte, celles-ci s'autodétruisent. Le son se déforme, des failles apparaissent, des bruits qui n'existaient pas font surface, puis s'effacent tranquillement, jusqu'à ce que la bande devienne complètement illisible et laisse place au silence.

C'est de cette façon que sont nées les « boucles de désintégration », *Disintegration Loops*¹⁴. En boucle, quelques secondes de musique qu'on écoute s'effacer. On croit entendre des instruments à cordes, ou des cuivres qui joueraient au fond de l'océan – rien n'est clair. Des sons mystérieux, répétés, varient légèrement à chaque passage de la bande : on assiste à la destruction du son, de son inscription physique. Un morceau de plus d'une heure n'est constitué que de la répétition de ces mêmes courtes boucles : quelques secondes d'une musique qui peu à peu se distend, laisse entrer des sons parasites, des fantômes de son, puis finit par disparaître complètement. D'autres morceaux sont plus courts : dans ces cas-là la bande n'a pas pu résister aussi longtemps.

Les *Disintegration Loops* de Basinski témoignent de l'usure, de la perte, du passage du temps. On entend, très concrètement, la trace de l'effritement d'un médium. C'est là une œuvre physique qui parle de la mort.

¹⁴ William Basinski, *The Disintegration Loops I-IV*, Temporary Residence, 2012.

*

Cette destruction du matériau n'est pas étrangère aux langues discrètes. Leur inscription, ou plutôt leur apparition, leur surgissement dans un texte indique inévitablement une dégradation matérielle du texte : les paroles s'effritent, se cassent, les mouvements n'aboutissent pas. Les langues discrètes font entendre le bruit du médium qui se désintègre, non pas par une syntaxe boiteuse ou hachurée, mais par des phrases qui ne se forment tout simplement pas, par des mots qui coûtent.

Mais les langues discrètes ne sont pas qu'effacement et disparition : comme les sons qui survivent quelques instants sur les bandes magnétiques, elles prennent valeur de reste. Les résurgences sporadiques de ces langues humiliées montrent qu'elles n'ont pas été complètement effacées. Leur apparition – en nous, ou dans le texte – constitue la preuve de leur survivance. Elles sont si peu de chose, mais elles sont là, elles résistent, faiblement et longuement, à la destruction.

Si vous écoutez, vous entendrez le son que je fais en me désintégrant. Écoutez: c'est le son que je fais en m'humiliant.

Les langues discrètes tiennent d'une voix qui n'a pas légitimité, qui est humiliée et qui ne s'impose pas, de crainte d'une nouvelle humiliation. Ces langues n'ont pas *lieu* : pas d'endroit qui leur revienne, pas de véritable inscription – des villes qu'on efface.

Qu'auraient-elles à dire de toute façon? Elles sont hésitantes, elles cherchent, elles ne déclarent pas, n'affirment pas. Il semble que nous n'ayons rien à apprendre d'elles. Que pourrait-il en venir de clair? Elles nous passent entre les doigts – essayez donc de remplir une passoire avec du sable.

Les langues discrètes n'ont pas lieu, et pourtant elles arrivent, elles peuvent arriver. Et chaque fois, elles sont à comprendre comme des états de la voix, à la fois permis par une disponibilité de l'écoute et appelant cette écoute.

*J'apprends, depuis, à devenir une chose en particulier ;
ce n'est pas une solution mais un affaissement.
Des paysages inventoriés pour rien qui seront dorénavant
nos désastres, redésastres, nos refontes,
et j'aime dans la foi de la mort¹⁵.*

¹⁵ Jean-Marc Desgent, *On croit trop que rien ne meurt*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1992, p. 20.

Les langues discrètes parlent au plus près de la terre. Ce sont des langues qui se risquent, et qui risquent beaucoup : elles risquent d'avoir tort, de se tromper, de ne pas être entendues, de ne pas être écoutées, de ne pas être comprises. Elles risquent le ridicule. En tout état de cause elles prennent sur elles la responsabilité de leur don. Elles reconnaissent leur faiblesse, leur peur, et acceptent le risque parce qu'il leur est essentiel.

Elles sont menacées de disparition parce qu'elles sont peu de chose : leur résistance est discrète, si faible qu'elles pourraient s'effacer à tout moment. Pourtant, à travers cette menace, des parts d'elles survivent. Ce qui reste permet de prendre au fond d'elles la mesure de ce qui a été détruit, humilié. Les langues discrètes sont à la fois témoignage et survivance.

Les langues discrètes tiennent à presque rien. À tout moment, en vérité, elles manquent leur coup : elles ne parlent pas *de*, ni *sur*, elles sont poreuses, et portent la marque de ce qui les traverse. Elles sont passages.

*Traversent les langues discrètes : le don, la perte; l'échec,
l'humilité; les trous. (Liste à compléter.)*

Des trous : les langues discrètes sont les marques du sujet miné, usé, atteint dans son identité, dans sa langue, dans sa capacité à exprimer les choses les plus simples ou les plus fondamentales.

L'amour au noyau ferreux est celui que l'on porte désespérément – sans espérance – à une chose qui ne nous doit rien : le bruit du train, l'air glacé, la voix. Le thorax dévoilé, on est prêt à se faire manger par le froid, par la peur. Le don est là : c'est celui de l'amour, offert sans espoir de retour, de réciprocité. Il est absolu et sans objet. Il ne relève pas d'une transaction. Ce n'est pas une adulation mutuelle; c'est, dans le vide, un don folle : celle des langues discrètes.

Pelle mécanique

« Fin » désigne l'objet qui donne sa direction à la poussée qui fait écrire.

Paul Chamberland

Au centre d'Asbestos il y a un trou. Cette béance au cœur de la ville est surmontée d'une passerelle sur laquelle on monte pour accéder à une vue en surplomb de la carrière. À ciel ouvert, s'étagent là une suite de paliers, des escaliers de géant; tout au fond, en bas, brille un petit lac bleu-turquoise. À côté de la passerelle, sur un panneau explicatif, un graphique montre comment le trou a peu à peu dévoré la ville, qu'on a rebâtie plus loin à mesure que l'excavation avançait. On voit là le plan des anciens quartiers, ceux du tout début de l'histoire de la ville, à l'époque où le trou ne faisait pas le centième de sa taille actuelle. On l'aperçoit ensuite qui prend la forme de cercles concentriques, avalant tour à tour l'église, l'hôtel de ville, les anciennes rues. On apprend comment les bâtiments ont été déplacés d'année en année, comment le centre-ville a été effacé. Ce qu'on a sous les yeux, c'est une carte de la disparition.

Il y a eu des moments où le trou se rapprochait tellement des maisons que, sous le choc des dynamitages, celles-ci se fissaient, parfois même s'effondraient et sombraient dans le gouffre. C'est arrivé une première fois en 1971, le jour où un commerce a été englouti avec toute sa marchandise. Ont suivi plusieurs résidences de l'artère commerciale de la municipalité. Il fallait sans cesse démolir et reconstruire plus loin, déplacer des gens et, par le fait même, effacer les traces, l'histoire. Il n'a évidemment jamais été question de préserver l'héritage, les bâtiments ancestraux. Et puis à force de devoir toujours démolir

et reconstruire, on reconstruit *cheap*. L'histoire de la ville, sa mémoire se sont ainsi fait corps et biens engloutir par le trou.

Politique de l'échec

*Quand écrire, ne pas écrire, c'est sans importance,
alors l'écriture change – qu'elle ait lieu ou non ;
c'est l'écriture du désastre.*

Maurice Blanchot

Les langues discrètes, dans leur fragilité, se situent à l'opposé d'une posture autoréflexive qui produirait des discours « en surplomb », conscients d'eux-mêmes. Ces discours se reconnaissent et se légitiment pleinement comme discours; ils se regardent s'écrire avec assurance, sinon avec aplomb.

(Pensons à ce sujet au discours auto-ironique, qui se remet lui-même volontiers en question et avoue d'emblée ses failles. Généralement cet aveu n'est pas motivé par l'humilité : c'est un masque, une pose. Il n'y a pas dans un tel discours de relâchement, pas d'abandon, de confiance. Sa nature surconsciente fait en sorte qu'il est déjà sur la défensive. Sa langue n'est pas celle du dénuement mais celle de la méfiance.

L'énoncé ironique, en fait, est à peine un énoncé : il n'est pas habité par un sujet. Ou plutôt, le bouclier ironique permet au sujet de ne pas se compromettre, de ne pas se commettre. Une telle forme d'ironie évite les risques : quand il est trop dangereux de se montrer sans masque, de dire sans détour ce qui est, elle dédouble le discours et retire sa légitimité à sa propre parole. On ne peut pas prendre ses énoncés en faute, puisqu'elle le fait déjà elle-même. En intégrant à son propre dispositif ce qui la nie, elle s'imperméabilise.

Sauf que cette volonté de contrôle et de détachement masque une faiblesse. Et que cette faiblesse consiste en un évitement du risque. Une telle posture protège de la

vulnérabilité, du risque de se commettre. Mais elle le fait à partir d'une position de surplomb, avec un détachement – feint ou véritable – grâce auquel ne subsiste plus rien qui soit compromettant.)

Il est toujours risqué d'être ouvert, à la fois fragile et responsable de ses propos. La responsabilité du don est lourde. Plutôt que d'être blessé par une incompréhension, par un refus, on choisit parfois de rendre tout rejet ineffectif. On esquive l'intimité. Être direct est insupportable. La sincérité est obscène. Ces esquives, comme toute ruse, sont incompatibles avec les langues discrètes. Il y a là de l'esbroufe, une volonté de diversion qu'elles ne connaissent pas.

Descendons, trouvons le nœud : aux langues du pouvoir, de la méfiance, s'opposent des langues de l'attention – paroles, ratages; fragilités.

Discrétion : les langues discrètes sont faites de sobriété et de simplicité, le reste est dissimulation. Non qu'elles soient synonyme de facilité, de laisser-aller; ce qu'elles laissent aller, c'est la peur : précisément celle que la surenchère stylistique ou les procédés d'esquive essaient de cacher.

Les langues discrètes connaissent bien sûr la peur, elles la reconnaissent même comme leur origine. Elles n'essaient pas de la nier, de la dissimuler. Et cette peur réussit parfois à les faire taire. Mais c'est avec cette menace de disparition qu'elles composent, *et cette menace leur est essentielle*. Les langues discrètes marchent sur un fil sans cesse rompu.

Frappées par l'échec, elles ne se rendent pas toujours au bout, n'atteignent pas leur but, elles tombent souvent au milieu de la phrase. Les langues discrètes surviennent par à-coups.

Elles ne tiennent pas du plein, du continu, de la constance. On n'a pas à *savoir* qu'elles sont là, ni même à les chercher, à les identifier. Et pourtant elles relèvent du contact : *soudainement il y a du corps* – on est happé, c'est physique, on entend quelque chose de terrestre dans la voix, on sent dans notre corps un liant, dans le texte un aimant.

Elles affleurent un instant à la surface du texte et atteignent en nous un lieu qui ne peut s'ouvrir autrement que par un appel particulier de la voix. Les langues discrètes s'adressent en nous à quelque chose qui se reconnaît, qui se souvient. Nous descendons : dans notre corps, une voix retrouve son empreinte. Les langues discrètes fonctionnent comme les cordes sympathiques : une note « amie » appelle et fait vibrer une corde parce qu'elle lui rappelle sa propre vibration. Elles ont la même fréquence, laissent la même empreinte dans l'air.

Les langues discrètes font jour. Par elles on est happé, mais libre. Elles ne font que passer. Elles n'enferment pas, elles ouvrent. Et nous tournons notre regard, notre corps vers ce qui a été appelé. C'est un contact matière-matière, corps-corps. Le texte et nous parlons la même langue, laissons résonner la même voix. Les langues discrètes sont magnétiques, ou peut-être ferreuses. Minérales en tout cas.

Recommençons : les langues discrètes sont un état de la voix et, de façon tout aussi importante, un état de l'écoute. La spécificité de ce qu'elles font ne relève pas de la signification; plutôt, c'est le lien, le rapport qu'elles proposent qui les définit. Un don, oui, mais qui ne peut s'opérer que dans l'espace nécessaire ouvert par le souffle, espace qui permet de tisser ou de dénouer.

Le don, encore : un cadeau difficile à accepter, qu'on n'arrivera pas à poser sur le manteau de la cheminée. Plutôt des choses cachées au fond des armoires, au grenier, dans la penderie. Des assiettes graisseuses, des vêtements tachés.

C'est le soir. Le téléphone sonne. La mère de Dubé va répondre. Dubé est assis à la table de la cuisine. Il entend sa mère parler dans la pièce voisine. Il écoute. C'est l'amie française de sa mère qui appelle. Dubé le sait. Sa mère essaie de masquer son accent.

La langue discrète n'est pas le premier accent, ni le second, faux, qu'on lui surimpose. La langue discrète c'est la honte.

*

Les langues discrètes ne procèdent pas à une description, à une répétition du monde. On pourrait les qualifier de précises, sèches, mais elles font autre chose que décrire. Elles n'ont rien à voir avec « le mot juste ». Elles ne constituent pas non plus une imitation des accents, des dialectes, de l'oralité transposée à l'écrit. Le lieu qu'elles atteignent tient davantage du sensible, de l'écoute de ce que *fait* le texte que de la compréhension de ses « effets ». Là où les langues discrètes sont précises, c'est dans le contact.

Les trous des langues discrètes, leurs fautes (ce qui, littéralement, leur fait défaut) constituent des appels d'air dans le texte. Ces trous ouvrent et écoutent, parfois simplement dans leur retenue ou leur silence. La respiration des langues discrètes, c'est le souffle qui trahit l'émotion. Ces trous permettent la perspective, la profondeur de champ, en révélant les points de fuite du texte.

« En révélant » : je veux dire par là qu'elles ne pointent pas, que c'est le corps qui pointe, et qui, par écoute et par imprégnation, se laisse traverser par les langues discrètes. Il les oublie, mais garde leur empreinte. Les corps aussi sont discrets, et faillibles, et beaux.

*Tout est bien : le poème est là.
C'est dans l'ordre des choses : il se tait.
Mais le thème va s'échapper
et tel un poing frapper à la fenêtre.
De loin un son terrible lui répond –
bouillonnement, gémissement, cri d'aigle
et on peut voir des bras en croix¹⁶.*

¹⁶ Anna Akhmatova, *Poème sans héros*, Corbières, Harpo&, 2008 [1940-1965], s.p.

Quand finalement les langues discrètes apparaissent, elles le font dans un texte souillé, endommagé. Elles font cela lorsque le texte accepte son échec, accepte de faire fausse route, lorsque rien de tout ça n'a plus d'importance. Elles ne tiennent pas d'un paroxysme de la tension, mais plutôt d'un relâchement, d'une perte. Tout à coup, oui, le texte accepte d'être sali, ou de cesser d'exister. Il se donne la liberté d'essayer et de rater.

Il embrasse sa discrétion, intime et nécessaire.

Quelque chose qui ressemble à la fin

L'amour aveugle et muet est le sens de l'homme.

Vassili Grossman

Il y a eu des désastres immenses. Nous avons fabriqué des montagnes, des paysages catastrophiques. Les lieux dévastés, les cimetières enterrés nous en parlent. Les langues discrètes nous en parlent.

Elles remontent en nous – nous les silencieux, les écouteurs, les hantés, les sidérés – et elles prennent une chance. Leur résurgence est leur modeste résistance à l'hégémonie de l'oubli et de l'utilitaire.

Mais les langues discrètes n'apparaissent pas ailleurs que dans l'interstice. Elles sont inopérantes, elles ne résolvent rien. L'écriture ne résout rien, le texte ne résout rien. Du malaise et de la peur dont elles parlent, il n'y a pas de guérison possible, tout est toujours à recommencer.

Elles sont à bout de force, presque impossibles, mais nous les reconnaissons quand même; parfois nous parvenons à les entendre, à parler avec elles, à les retranscrire.

*Il faut imaginer ce qui s'achève, s'épuise, se brise, se ressent
de ce nouveau bonheur¹⁷.*

¹⁷ Jean-Marc Desgent, *op. cit.*, p. 32.

BIBLIOGRAPHIE

Références théoriques et essais critiques :

- Bégout, Bruce. *Zéropolis. L'expérience de Las Vegas*, Paris, Allia, 2002, 124 p.
- . *De la décence ordinaire. Court essai sur une idée fondamentale de la pensée politique de George Orwell*, Paris, Allia, 2008, 124 p.
- Blanchot, Maurice. *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 2006, 220 p.
- Bouchard, Chantal. *La langue et le nombril. Une histoire sociolinguistique du Québec*, Montréal, Fides, 2002, 289 p.
- Chamberland, Paul. *Une politique de la douleur. Pour résister à notre anéantissement*, Montréal, VLB, 2004, 283 p.
- Émond, Bernard. *Il y a trop d'images. Textes épars, 1993-2010*, Montréal, Lux, coll. « Lettres libres », 2011, 121 p.
- Gurrie, Kathleen, Chloë Rolland et Denise Brassard. *Sur les traces des terres fantômes. Arrière-pays gaspésien, septembre 2009*, Montréal, Figura, La Traversée, coll. « Carnets de navigation », no 9, 2001, 95 p.
- Heller-Roazen, Daniel. *Écholalies. Essai sur l'oubli des langues*, Paris, Seuil, 2007, 292 p.
- Jacob, Suzanne. *La bulle d'encre*, Montréal, Boréal, 2001, 147 p.
- . *Histoires de s'entendre*, Montréal, Boréal, 2008, 146 p.
- Lapierre, René. *Figures de l'abandon*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002, 97 p.
- . *Renversements. L'écriture-voix*, Montréal, Les Herbes rouges, 2011, 161 p.
- Lamarche, Lise et Guy Mercier. *Terrains vagues. Unspecified*, Québec, J'ai VU, coll. « L'Opposite », 2000, 112 p.
- Marcuse, Herbert. *La dimension esthétique. Critique de l'esthétique marxiste*, Paris, Seuil, 1979, 83 p.
- Meschonnic, Henri. *Célébration de la poésie*, Lagrasse, Verdier, 2001, 256 p.

Novarina, Valère. *Devant la parole*, Paris, P.O.L., 1999, 181 p.

———. *Quatrième personne du singulier*, Paris, P.O.L., 2012, 150 p.

Rancière, Jacques. *La parole muette. Essai sur les contradictions de la littérature*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1998, 190 p.

———. *Malaise dans l'esthétique*, Paris, Galilée, 2004, 172 p.

———. *Le spectateur émancipé*, Paris, La Fabrique, 2008, 145 p.

Smith Gagnon, Maude. *Une tonne d'air* suivi de *Le défilement*, mémoire de maîtrise en études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2004, 85 p. (La première partie de ce mémoire a été publiée aux éditions Triptyque en 2006.)

Villeneuve, Johanne, Brian Neville et Claude Dionne (dir.). *La mémoire des déchets. Essais sur la culture et la valeur du passé*, Québec, Nota bene, 1999, 246 p.

Villiard, Laurence et Nicolas Ballier. *Langues dominantes, langues dominées*, Mont-Saint-Aignan, Universités de Rouen et du Havre, 2008, 445 p.

Articles de périodiques :

Abensour, Miguel. « Le choix du petit » In *Passé Présent*, n° 1, 1982, p. 59-72.

Hildebrand, John. « A Northern Front. Seeking Refuge in Oil and in Wilderness », *Harper's*, vol. 307, n° 1842, 1^{er} novembre 2003, p. 67-76.

Labussière, Olivier et Aldhuy, Julien, « Le terrain? C'est ce qui résiste. », *À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie*, Archives ouvertes – Sciences de l'Homme et de la Société, Arras, France, en ligne, 2008, <<http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00290459>>.

Lacas, Marie-Ève. « Des villes veulent surmonter leur dépendance », *Radio-Canada*, en ligne, 18 février 2009, <http://www.radio-canada.ca/regions/est-quebec/2009/02/18/001-dependance_mines_villes_nord.asp>.

Loisel, Mélanie. « Quelle communauté pour le Nord? » *Liberté*, n° 298, hiver 2013, p. 22-25.

Negri, Toni, « Pour une définition ontologique de la multitude », In *Multitudes*, n° 9, Paris, éditions Amsterdam, mai-juin 2002, p. 36-48.

Nicolas-Le Strat, Pascal, « Multiplicité interstitielle » In *Multitudes*, n° 13, Paris, éditions Amsterdam, hiver 2008, p. 115-121.

Œuvres littéraires :

Akhmatova, Anna, *Poème sans héros*, Corbières, Harpo&, 2008 [1940-1965], s.p.

Archibald, Samuel. *Arvida*, Montréal, Le Quartanier, 2011, 314 p.

Carver, Raymond. *All Of Us. The Collected Poems*, New York, Vintage, 1996, 386 p.

———. *Collected Stories*, New York, Library of America, 2000, 1022 p.

Desgent, Jean-Marc. *On croit trop que rien ne meurt*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1992, 48 p.

Fløgstad, Kjartan. *Pyramiden. Portrait d'une utopie abandonnée*, Arles, Actes Sud, coll. « Aventure », 2009, 170 p.

Grossman, Vassili. *Vie et destin*, Paris, Julliard, 1980, 818 p.

Loiselle, Fannie, *Les Enfants moroses*, Montréal, Marchand de Feuilles, 2011, 152 p.

Proust, Marcel. *Le côté de Guermantes*, tomes I et II, Paris, Le livre de poche, 2002 [1921-1922], 733 p.

Eliot, T. S. *The Waste Land and Other Poems*, New York, Buccaneer Books, 1958 [1915-1922], 88 p.

Œuvres musicales :

Basinski, William. *The Disintegration Loops I-IV*, Brooklyn, Temporary Residence, 2012, 9 disques vinyle, 297 min.

Godspeed You! Black Emperor, *'Allelujab! Don't Bend! Ascend!*, Montréal, Constellation Records, 2012, 2 disques vinyle, 54 min.

Œuvres cinématographiques :

Côté, Denis. *Les états nordiques*, Montréal, Nihilproductions, 2005, 94 min.

Lafleur, Stéphane. *Continental : un film sans fusil*, Montréal, Micro Scope, 2007, 103 min.

Pilote, Sébastien. *Dust Bowl Ha! Ha!*, 2007, 13 min.

———. *Le Vendeur*, Montréal, Les Films Séville, 2011, 107 min.

Émission télévisuelle :

Historia, « Le mur-écran de Fermont », *Écrous et boulons*, 14 février 2011, 22 min.